

ARCHIVES : UN PRÉAMBULE

Victor Smirnoff

Il est de multiples façons de capter le passé.

Consacré à l'histoire de l'Association Psychanalytique de France, ce numéro de Documents et Débats est à nos yeux inaugural. Il nous est apparu que le temps était venu pour l'Association de constituer des annales. L'occasion nous fut offerte en 1982 lorsque Madame Favez-Boutonier et Wladimir Granoff ont accepté d'aborder ce sujet au cours de deux séances scientifiques. Ce sont leurs textes que l'on trouvera ici et auxquels est jointe l'adresse présidentielle de Daniel Lagache, écrite en 1963 à l'occasion de notre affiliation à l'Association Psychanalytique Internationale.

Comment désigner ce qu'ils nous apportent ? Souvenirs, rappel historique, réflexions ? Le terme le plus adéquat serait peut-être témoignage. Témoignage quant aux faits et au déroulement des choses, mais aussi de leur façon de percevoir et interpréter l'histoire : une histoire plus ancienne dont ils ont eu connaissance, une autre dont ils furent les témoins directs, voire les acteurs.

o o
o

L'histoire se relate, s'écrit et s'élabore à l'aide de documents : carnets de route ou journaux "intimes", logbooks tenus au jour le jour, ou bien des Mémoires ou des Chroniques qui reconstruisent et commentent les événements. Mais elle peut aussi se construire à partir d'enregistrements, de manifestes et de libelles, de journaux et de dossiers, de correspondances et d'anecdotes : tous ces "varia" qui recueillent l'écume du moment et la marque d'une époque.

Ainsi se constituent les archives.

A l'Association Psychanalytique de France, les documents existent, dans les cartons du secrétariat : comptes rendus des délibérations, registres des réunions du Conseil et du Collège des Titulaires, Rapports moraux

annuels des Assemblées générales (publiés, depuis 1970, dans Documents et Débats), etc. Beaucoup d'autres sont dispersés, détenus par ceux qui ont gardé les correspondances, des notes, des coupures de journaux, etc. Tout n'est pas publiable, mais tout a valeur de document. Il existe aussi, dans les souvenirs de chacun, une histoire non écrite, plus intime, plus parcellaire, mais peut-être plus révélatrice de notre histoire commune. Encore ne faudrait-il pas trop tarder à la recueillir : les oublis, les inexacititudes, les approximations, les faux souvenirs risquent, à la longue, d'altérer les récits. La mémoire est chose fragile.

Il devrait être possible de réunir ces pièces et ces témoignages. Je voudrais dire l'intérêt que je vois à une telle entreprise.

D'abord rendre compte de nos origines. La scission de 1963 fut un phénomène complexe : ni une simple rupture, ni obscure transaction. N'oublions pas qu'au départ cette démarche fut faite avec l'aval de Lacan lui-même, à la fois réticent et impatient de voir la Société Française de Psychanalyse reconnue en tant que "Société Composante" de l'Association Psychanalytique Internationale. La suite fut, comme chacun le sait, plus complexe pour dire le moins. Le déroulement de cette "crise" a fait l'objet de publications émanant, pour leur majeure partie, des cercles lacaniens, comme ce choix de documents, sans doute le plus connu, paru dans Ornicar, assorti d'un commentaire partial et souvent injurieux à l'égard des membres de notre Association.

Nous n'avons jamais voulu répondre - toute polémique à l'époque paraissant stérile - ni apporter une autre version et une autre interprétation des événements, laissant ainsi s'accréditer les récits des "lacaniens". Or un certain nombre d'entre nous possèdent des archives personnelles, dans lesquelles il serait possible de puiser des documents qui feraient apparaître cette "scission" sous un jour quelque peu différent et qui montreraient la complexité des événements, les incertitudes et les hésitations des uns et des autres, ainsi que certaines duplicités de nos interlocuteurs. Si une telle mise au point serait utile, il n'en reste pas moins vrai que ce que furent les causes mêmes de cette scission est toujours resté dans l'ombre. Il serait simpliste de n'y voir qu'un affrontement de personnes, des séquelles transférentielles, un désir de pouvoir ou des incompatibilités d'humeur. Le fond idéologique de cette scission n'a pour ainsi dire jamais été abordé sérieusement. Les raisons et le déroulement de cette crise (majeure à n'en point douter si l'on en juge par son retentissement et les conséquences qu'elle eut pour le mouvement analytique) demandent à être explicités.

o

o

o

La dissolution de la Société Française de Psychanalyse mit fin à la "grande crise". Mais il serait naïf de croire qu'après cette naissance tourmentée, la navigation à l'A.P.F. fut sans histoire et qu'en 25 ans, il ne s'y passa rien d'autre que le travail discret des divans, le doux ronronnement des tâches administratives et la noble méditation métapsychologique.

Il est vrai que nous sommes restés relativement peu nombreux si l'on nous compare aux sociétés mastodontes. Ce "petit" nombre reflète une certaine façon de penser l'analyse et les sociétés analytiques. Pourtant l'Association Psychanalytique de France est parcourue de nombreuses tendances et s'organise selon certaines lignes de force de la pensée analytique ainsi qu'on peut le constater en se référant aux nombreuses publications périodiques dirigées par nos membres.

En outre, le constant remaniement de notre Règlement Intérieur reflète les difficultés auxquelles se heurtent les diverses instances lorsqu'on cherche à résoudre les problèmes cruciaux que nous posent, parmi d'autres, les modalités et les critères d'admission à la pratique contrôlée, les exigences de la formation des analystes et la transmission de la doctrine analytique.

Et même si nous sommes peu nombreux, il arrive que nos positions sur un certain nombre de points ne concordent pas toujours. Les désaccords ont fait l'objet de nombreuses discussions, essayant d'approfondir les problèmes, de mettre en commun notre expérience et d'adopter telle ou telle solution pour en éprouver l'utilité.

Ainsi l'histoire de l'Association, au-delà de ce qui peut être anecdotique ou événementiel, sa véritable histoire serait celle de l'évolution idéologique de notre institution : histoire de nos idées, de nos différences et du maintien de notre cohésion.

L'Association Psychanalytique de France a une histoire "interne" : nous avons tendance à l'oublier. Roman des origines, Bildungsroman, chronique d'une société d'analyse, évolution des idées et des tendances de ce groupe.

Malgré la parution, depuis quelques années, d'ouvrages très importants sur l'Histoire de la Psychanalyse en France, nous avons une tâche spécifique à accomplir : celle de constituer nos propres "archives" en vue de fournir peut-être à un historiographe futur des documents qui pourraient servir de matériau.

Il est une dernière raison que j'aimerais évoquer, car elle me paraît primordiale. Ceux qui nous ont rejoints (et qui viendront nous rejoindre) à des moments divers de notre évolution, prennent le train en marche. Souvent, ils ignorent tout de notre histoire, même s'ils ont lu nos travaux. Il vient un moment où ils peuvent se demander, nous demander, l'histoire de nos origines - de leurs origines - mais aussi quel fut, depuis sa fondation, le parcours de l'Association Psychanalytique de France. Bien sûr, ils pourront glaner de-ci, de-là, auprès de tel ou tel interlocuteur, des faits, des souvenirs, des récits d'anciens combattants sur nos glorieuses campagnes et les débats mémorables, des histoires drôles, émouvantes, scandaleuses ou admirables ... Tant mieux.

Chacun de nous, les "anciens", peut témoigner de quoi il est dépositaire. Néanmoins pour reconstituer l'histoire, il faut avoir accès aux sources, aux textes, aux pièces du dossier.

C'est pour cela que je souhaite que ce numéro de Documents et Débats, que vous avez entre les mains, puisse servir d'amorce à la constitution de nos archives.

Paris, le 13 mars 1986

Victor SMIIRNOFF
Président de l'Association
Psychanalytique de France

C O N F E R E N C E D E J . F A V E Z - B O U T O N I E R

24 Novembre 1981

"Souvenirs et réflexions sur la psychanalyse en France, avant 1963"-----
LA PSYCHANALYSE EN FRANCE AVANT
LA GUERRE 1939 - 1944

Je pense qu'il est nécessaire pour aborder le problème qui concerne l'évolution des sociétés psychanalytiques en France de faire état d'abord de ma propre position à l'égard de la psychanalyse durant l'entre-deux guerres.

J'ai connu la psychanalyse en tant que doctrine dont on faisait état dans l'enseignement de la philosophie à la Sorbonne où je faisais mes études et où la psychanalyse était évoquée par le professeur de psychologie et par le professeur de psychopathologie : Georges DUMAS à Sainte-Anne. Les premières traductions des ouvrages de FREUD notamment "L'introduction à la psychanalyse" étaient publiées. J'ignorais tout des actions des psychanalystes et notamment de leurs relations avec les surréalistes, encore que j'aie vu sur les portes vitrées, dans la Sorbonne, la célèbre affiche intitulée : "Poisson Soluble" des surréalistes.

Le premier psychanalyste que j'ai entendu exposer un cas fut René LAFORGUE, invité par Georges DUMAS dans son cours à Sainte-Anne. Je fus alors convaincue de la valeur de cette approche, mais cela n'eut pas d'autre conséquence que de me sensibiliser à l'intérêt philosophique de la théorie. Après avoir été reçue à l'agrégation de philosophie, j'ai enseigné comme professeur de lycée en province et principalement à Dijon, que je n'ai quitté qu'en 1935. A Dijon, j'ai commencé des études de médecine et je me suis aussi inscrite au Club Alpin de la ville qui était très actif. Au cours de mes vacances d'été en haute montagne, faisant des ascensions avec les membres du Club, j'ai été amenée à rencontrer des psychiatres de Paris dans ce climat amical des rencontres en montagne. Parmi eux se

trouvait un psychanalyste:, et bien que ses amis m'aient bien souvent dit qu'il fallait se méfier des psychanalystes, parce que c'était un "panier de crabes", le Docteur Paul SCHIFF lui-même souriait de leurs plaisanteries et il m'a au contraire intéressée par les conversations que nous pouvions avoir.

La lettre récemment publiée, que Freud m'a écrite à Dijon en réponse à des questions philosophiques que je me posais, date de cette époque, mais c'est après avoir consulté à Paris le psychanalyste M. PARCHEMINEY sur les théories psychanalytiques, que j'avais été amenée sur son conseil à écrire à Freud. L'intérêt que je portais à la Psychanalyse comme moyen de connaissance de l'être humain m'avait fait envisager très tôt de faire l'expérience d'une analyse personnelle. C'est pourquoi dès que je fus à Paris, en 1935, j'allai demander au Docteur LAFORGUE que je n'avais pas oublié, de me prendre en analyse. Ce qu'il accepta sans que la question fut posée de savoir pourquoi je souhaitais faire cette analyse, raisons personnelles ou professionnelles. J'ignorais tout d'ailleurs à ce moment-là de ce genre de distinction. C'est après deux années au moins d'analyse et alors que je terminais mes études de médecine et préparais ma thèse en fréquentant le service du Professeur Claude à Sainte-Anne, que je dis un jour au Docteur LAFORGUE : "Mais après tout, pourquoi cette analyse ne pourrait-elle pas m'aider à traiter des malades comme on me le demande parfois à l'hôpital ?" Il me répondit simplement "pourquoi pas" et quand, quelque temps après, je lui demandai si je pouvais répondre affirmativement à la demande de prendre quelqu'un en traitement analytique, il me répondit : "Allez voir Marie BONAPARTE de ma part". C'est ce que je fis et sans autre formalité, elle me proposa de venir chez elle deux fois par semaine pour le contrôle de cette analyse.

Je ne sais pas si cette absence de formalité était la règle, mais en tout cas je fis un autre contrôle pour un autre patient avec HARTMANN. J'ai travaillé à l'Institut de Psychanalyse de l'époque qui était situé dans un appartement boulevard Saint-Germain, où se donnaient des conférences, où il y avait une bibliothèque et une pièce avec un divan pour pratiquer la psychanalyse. J'y ai reçu un patient envoyé par Paul SCHIFF : un jeune adolescent qui avait fui sa famille et vivait en fouillant les poubelles comme chiffonnier amateur; il n'avait évidemment pas d'argent et aurait refusé l'hôpital psychiatrique dont le nom lui faisait peur. Toute cette installation était financée par Marie BONAPARTE ainsi (je le sus plus tard) que la Revue Française de Psychanalyse de l'époque.

La déclaration de guerre n'a pas mis fin immédiatement à toute cette situation; quelques conférences eurent encore lieu dans la période 39-40, l'hiver, mais la plupart des analystes masculins étaient mobilisés et d'autres personnes étrangères qui étaient venues en France, soit pour fuir l'Allemagne nazie, soit pour trouver une formation qui existait, avaient dû quitter le pays. Dès juin 1940, toute organisation psychanalytique officielle disparut immédiatement et ceci dura jusqu'à la fin de la guerre (1945). Les œuvres de Freud n'étaient plus en vente.

Restée à Paris, j'ai pu continuer à travailler sans problème venant du côté médical. Des psychanalystes ont continué à exercer leur activité à Sainte-Anne où le mot "Psychanalyse" n'a jamais disparu des murs indiquant les consultations. Nous avons eu quelques réunions entre collègues qui se connaissaient, notamment chez moi, où nous nous retrouvions à quatre : André BERGE, Françoise DOLTO, M. SCHLUMBERGER et moi-même, pour autant que le soir le métro fonctionnât et que la circulation fût possible (couvre-feu). Si j'insiste un peu sur ces particularités de l'époque, on comprend que pour moi le climat de la psychanalyse était celui d'une grande liberté, et quand, après la guerre, la Société Psychanalytique de Paris a pu manifester son existence et reprendre ses activités, elle nous est apparue comme lieu de ce grand mouvement de libération qui avait accompagné les derniers mois de la guerre. Je n'ai pas trouvé étonnant d'être élue assez rapidement membre associé, puis membre titulaire de cette société dont je n'avais pas fait partie avant (Société Psychanalytique de Paris).

Toutes les personnes qui avaient quitté la France pour des raisons diverses pendant la guerre ou même simplement quitté Paris ou la zone occupée devaient revenir ainsi que de nombreux candidats à une formation analytique qui, pendant la guerre, n'avait pas pu être poursuivie. Il fallait également trouver de nouveaux locaux, organiser l'enseignement, la formation, et tout ceci se produisit d'abord sans difficulté; mais évidemment certaines personnalités plus actives, plus énergiques jouaient un rôle prépondérant : ce fut certainement le cas du Docteur Sacha NRCHT. Après avoir déclaré qu'en Amérique, notamment, la psychanalyse n'était plus une discipline contestée, mais s'imposait comme une spécialité reconnue, il affirmait qu'il convenait que nous puissions, en France, nous montrer à la hauteur de ces nouvelles responsabilités. Des règlements précis furent alors établis pour la formation des psychanalystes : examen par un comité d'enseignement ou de formation des candidats à l'analyse didactique, contrôle et organisation des enseignements, soit dans des conférences ouvertes, soit dans des groupes réservés aux spécialistes.

C'est vers cette époque que le Docteur Henry EY, psychiatre, décida d'organiser le premier Congrès International de Psychiatrie qui eut lieu en France en 1951. Ce congrès comprenait une section "Psychothérapie, Psychanalyse et Médecine Psychosomatique". Henri EY, qui souhaitait trouver parmi les psychanalystes parisiens connus un responsable de cette section, n'obtint pas satisfaction, d'abord parce que ceux à qui il s'adressa ne voulaient pas faire de place aux Jungiens et aux Adlériens et, d'une façon générale, aux psychothérapies non freudiennes. C'est pourquoi il s'adressa au Docteur HESNARD, qui habitait Toulon et qui, par son âge et sa formation, avait toujours été très ouvert à toutes les disciplines psychiatriques et psychothérapeutiques, tout en étant membre de la Société Psychanalytique de Paris. Comme il habitait Toulon, le Docteur HESNARD, qui me connaissait, me demanda d'être sa correspondante à Paris pour l'organisation du congrès. J'acceptai en raison de ma formation universitaire qui m'incitait à une assez large ouverture des connaissances, sans me rendre compte, d'ailleurs, des problèmes qui pouvaient se poser.

En fait, les choses s'arrangèrent très vite, car le président de l'Association Psychanalytique Internationale, qui était alors ALEXANDER, accepta sans hésiter de participer au congrès avec d'autres Américains et décida Anna FREUD à venir faire une conférence dans cette section, où nous avons même également pu recevoir Melanie KLEIN. Et le congrès se déroula dans un climat tout à fait satisfaisant, plusieurs psychanalystes américains étaient venus à ce congrès, dont un certain nombre avait été les hôtes de la France avant de partir en Amérique pendant la guerre (HARTMAN, de SAUSSURE, etc...). Nous fûmes informés par le président de la SPP que les psychanalystes américains qui étaient reconnaissants à la France de ce qu'elle avait fait pour accueillir certains d'entre eux, allaient mettre à la disposition de la SPP une somme d'argent assez importante pour fonder un Institut de Psychanalyse. Le problème se posa alors à la fois de trouver les locaux, de recueillir des fonds complémentaires pour en financer l'achat, quand on les eut trouvés rue Saint-Jacques, et d'organiser les activités conjointes de la SPP et de l'Institut.

Ce fut le Docteur NACHT qui prit la responsabilité de l'organisation de l'Institut et il l'a conçu sous la forme suivante : la SPP reste une société scientifique donnant des conférences ouvertes à l'information et à la recherche; l'Institut va se charger entièrement de la sélection, de la formation et du contrôle des activités des analystes futurs.

Dès ce moment, certaines difficultés apparurent dans les relations entre le Docteur NACHT et Marie BONAPARTE qui, étant donné son ancienneté, son rôle, son expérience en France serait intervenue volontiers dans cette organisation (1) et les premières tensions apparurent. Daniel LAGACHE avait pris vigoureusement la défense de Marie BONAPARTE dont on ne pouvait pas oublier, disait-il, le rôle qu'elle avait joué, et elle-même se sentait traitée pour le moins comme une quantité négligeable par NACHT. Sachant qu'il y avait plusieurs personnes qui partageaient son point de vue, elle nous convia à nous entretenir chez elle et à discuter certains points des statuts qui étaient en train d'être proposés pour l'Institut. Je dois dire que c'est au cours de ces réunions que j'ai entendu parler pour la première fois et par elle-même de la possibilité d'une rupture au sein de la SPP, en créant une autre société, sans que cela paraisse avoir des conséquences fâcheuses pour l'appartenance à l'Association Psychanalytique Internationale. Je ne me suis jamais informée par ailleurs des conditions qui auraient dû pour cela être remplies. Il est tout à fait regrettable que personne, semble-t-il, parmi ceux qui contestaient les positions de NACHT n'en ait été vraiment informé non plus.

(1) J'en avais fait état dans le texte publié par Documents et Débats après la mort de Daniel LAGACHE.

Dans ces discussions, le problème posé par les idées personnelles de Jacques LACAN n'était pas au premier plan. Certes, l'exposé qu'il avait fait devant la SPP pour mettre en question la durée des séances de psychanalyse avait soulevé de l'intérêt, mais beaucoup d'objections et même de méfiance de la part de Marie BONAPARTE. Elle m'en avait quelque peu parlé mais, pour ma part, je considérais que LACAN était quelqu'un qui était, comme je le disais, "trop intelligent pour faire des sottises" et son originalité ne m'effrayait pas. Les choses évoluaient de telle façon cependant que LACAN, vice-président de la SPP, devait normalement, suivant la tradition, succéder à NACHT, président, lors de l'élection biennale, que les questions pratiques soulevées par la création de l'Institut avaient déjà retardée. Il avait fallu, en effet, de très longues séances pour établir des statuts qui ne donnaient pas tous les pouvoirs au seul Institut pour la formation des analystes. Cependant comme moi-même je n'étais pas toute la semaine à Paris, puisque j'enseignais à Strasbourg où je passais au moins la moitié de la semaine, j'étais un peu à l'écart d'un certain nombre de tensions qui se manifestaient dans des conditions que j'ignorais.

Je ne sais donc pas pourquoi à la veille de l'élection du nouveau président qui en principe était donc LACAN, Marie BONAPARTE m'a téléphoné pour me dire qu'il ne fallait pas voter pour lui, mais pour un autre candidat qu'elle avait trouvé (1). Elle ne m'a pas donné d'explications, si ce n'est qu'il pratiquait des séances trop courtes (sans en donner les preuves) et je lui ai répondu que je ne pouvais pas être de son avis. D'autres personnes ayant eu la même réaction que moi, LACAN fut élu président de la SPP et la situation devint très vite tendue, car les jeunes analystes qui avaient commencé leur formation avec la SPP et qui croyaient l'avoir terminée, étaient près d'avoir à achever cette formation avec l'Institut; chose difficile pour certains, notamment ceux qui venaient de province à Paris et à une époque où les trains n'étaient pas rapides, les moyens de communications encore difficiles. Ils n'acceptaient pas l'idée d'avoir à ajouter à leur cursus déjà acquis une nouvelle expérience de certains enseignements qui seraient donnés par l'Institut et, naturellement, ils s'adressaient pour leurs revendications au président de la SPP, disant que c'était avec cette société qu'ils avaient pris des engagements et non avec un Institut qui n'existait pas alors.

Si suspect que puisse paraître l'arrière-plan de ces revendications, elles provenaient de personnes qui, incontestablement, pouvaient être de bonne foi et plaçaient le président de la SPP dans une situation assez difficile. De là sont nés des problèmes qui ont été en s'aggravant. Pour ceux d'entre-nous qui avaient attendu la nouvelle organisation de la SPP comme un épanouissement de la psychanalyse, il était vraiment fâcheux de voir se développer des procédés déplaisants, par exemple : la création d'un conseil de discipline, devant lequel je devais comparaître moi-même, parce que me trouvant professeur à Strasbourg depuis 1948, j'avais créé là-bas un "groupe d'études de la psychanalyse" destiné à permettre aux personnes qui, dans la région, pratiquaient la psychanalyse, de se connaître,

(1) Le docteur CENAC.

d'avoir des conférences intéressantes et éventuellement d'éviter certains abus. J'en avais parlé d'ailleurs à Marie BONAPARTE qui trouvait que c'était justifié. Mais le Docteur NACHT qui avait eu connaissance de ce groupe m'en avait demandé les statuts et voulait me traduire devant ce conseil de discipline qui, à vrai dire, n'a jamais fonctionné (je crois). Le projet n'a jamais abouti étant donné la tension qui régnait dans la SPP. Dans ce contexte, le projet avait pris corps de créer une Société Française de Psychanalyse dont les statuts étaient déposés et furent publiés au Journal Officiel à la veille d'une séance où LACAN fut destitué comme président.

Ces statuts devaient être signés par trois personnes : Daniel LAGACHE, Françoise DOLTO et moi-même. Daniel LAGACHE avait estimé que LACAN ne devait pas être mêlé à cette démarche qui bien sûr le concernait, car il pensait comme moi, que ce ne serait "pas honnête" pour le président d'une société, d'en créer une autre tant qu'il était en fonction. Nous étions bien naïfs, puisque bien honnêtes.

C'est en annonçant la création de cette société dans la séance où LACAN a été destitué, que LAGACHE ajouta "les signataires membres de la SFP donnent leur démission de la SPP", déclaration qui fut accueillie dans un silence stupéfait. Il est probable, en effet, que plusieurs personnes savaient qu'en donnant cette démission, nous nous trouvions, sans le savoir, donner en même temps notre démission de l'API (1), mais quelques-uns ensuite nous suivirent, donnant aussi leur démission. Moins de deux jours après, nous avons mis en garde les autres sympathisants pour que, même s'ils voulaient travailler avec nous, ils ne démissionnent pas de la SPP afin de garder leurs droits à l'API et de ne pas paraître la mépriser.

le 24 novembre 1981

Juliette FAVEZ-BOUTONIER

(1) A.P.I. : Association Psychanalytique Internationale.

CONFERENCE DE Juliette FAVEZ - BOUTONIER
 et de Wladimir GRANOFF
 Mardi 23 février 1982

J. Favez-Boutonier

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE (1953 - 1955)

Cette société a commencé à exister à partir du moment où elle a été annoncée dans la réunion de la S.P.F. du 16 juin 1953. Mais en fait les conditions de son existence n'avaient pas été prévues telles qu'elles se sont présentées aussitôt; du fait de l'ignorance où nous étions des conséquences de notre geste sur les relations avec l'A.P.I.

Nous n'avions jamais prévu de nous séparer de cette Association Internationale et donc nous avons d'abord fait en sorte que ceux qui n'avaient pas démissionné de la SPP et qui désiraient travailler avec nous ne soient pas immédiatement démissionnaires. Ce qui fut le cas d'un certain nombre d'entre eux, mais bien entendu, Jacques LACAN qui était tout particulièrement concerné et quelques autres personnes donnèrent néanmoins leur démission. Une correspondance s'engagea aussitôt avec les représentants de l'Association Internationale pour leur faire part de notre intention de renouer les liens avec eux, le plus tôt possible, et même dès le mois de juillet suivant, où avait lieu à Londres la réunion biannuelle de l'A.P.I. Des renseignements furent par ailleurs donnés par correspondance ou par des rencontres diverses et en tout cas les principaux intéressés (Daniel LAGACHE, Jacques LACAN et moi-même et plusieurs autres) se sont rendus à Londres où, malgré de nombreuses conversations amicales avec des psychanalystes et des membres responsables de l'organisation de l'A.P.I., ils se heurtèrent à une véritable fin de non-recevoir. Ce terme n'était pas une façon de parler, mais le tableau exact de ce qui se passa, puisque aucun d'entre nous ne fut autorisé à pénétrer dans les salles où se tenaient les réunions de travail.

On pouvait malgré cela espérer qu'après le congrès lui-même, une attitude moins négative se ferait jour. Mais il n'en fut rien, tout en affirmant que nous n'avions pas eu l'intention de nous séparer de l'A.P.I., nous avons dû envisager aussitôt de travailler de façon tout à fait indépendante. Ces incidents étaient naturellement connus des psychanalystes européens, mais ils n'avaient pas à notre égard une hostilité manifeste, notamment du côté des psychanalystes italiens. Jacques LACAN avait préparé indépendamment de ces événements une communication qu'il devait faire à une réunion des psychanalystes européens et il fut alors décidé qu'il la présenterait au Rome au mois d'août suivant. Cette première réunion prenait dans de telles conditions une certaine importance et la plupart des personnes qui s'étaient rattachées à la nouvelle S.F.P. (1), notamment un grand nombre

(1) S.F.P. Société Française de Psychanalyse.

d'élèves (c'est-à-dire des psychanalystes en formation) qui avaient été d'ailleurs en partie à l'origine, comme nous l'avons dit, des conflits entre le nouvel Institut de Psychanalyse et la SPP (1), s'étaient ralliés sans hésiter à la S.F.P. et étaient très intéressés par ces premières heures de son existence. Ils envisagèrent avec enthousiasme d'aller à Rome (on peut se référer au premier numéro de la revue "Psychanalyse", publication de la S.F.P. - Travaux des années 53 - 55 - dans lequel le texte de Jacques LACAN est présenté ainsi que les discussions et la correspondance relative à cette rencontre).

On peut remarquer dans ce texte que la communication de Jacques LACAN est présentée dans cet ouvrage, précédée par une première partie de "commentaire sur des textes de FREUD" dans lesquels on trouve, sous la direction de J. LACAN, un séminaire de textes. Ce séminaire qui a duré pendant toute l'existence de la S.F.P. et qui a continué après sa dissolution avait été dès le début une pièce capitale de l'organisation du travail dans la nouvelle société. Il se trouvait, en effet, que nous étions assez peu nombreux parmi les anciens membres titulaires de l'A.P.I. (les membres de plein droit de l'A.P.I.) susceptibles d'apparaître comme déjà reconnus comme enseignants valables sur le plan international. Mais en fait, il y avait beaucoup de participants plus jeunes et très désireux déjà de s'engager dans un enseignement ou une recherche concernant la psychanalyse freudienne, qui n'avait pas d'existence officielle, ni officieuse d'ailleurs. Nous avons donc décidé d'organiser à la S.F.P. un groupe d'études et de recherches en psychanalyse qui était ouvert à tous les membres et à tous les élèves, en leur donnant beaucoup de liberté pour organiser entre eux des réunions, des recherches dont ils pourraient rendre compte ensuite, et cette initiative qui connut "certainement un grand succès" a permis un travail fructueux avec des participations très personnelles dans un climat stimulant.

LACAN avait commencé dès le début à organiser lui-même un séminaire, ce terme même convenait mieux à ce qui apparut tout de suite comme une réunion plus libre qu'un cours, malgré l'ambiguïté originelle du terme. Il était hebdomadaire; je me suis rendue aux toutes premières séances qui avaient lieu le mercredi après-midi, mais j'ai aussitôt prévenu J. LACAN que je ne pouvais pas continuer à y assister car mes obligations à Strasbourg ne me le permettaient pas, s'ajoutant à celles que j'avais à Paris, et d'ailleurs, je lui dis que je croyais savoir que le problème existait pour D. LAGACHE dont les occupations à Paris étaient assez écrasantes. Il parut contrarié et perplexe et me répondit "mais alors, nous n'aurons pas de doctrine ?", Je me rendis compte alors qu'il voyait dans cette réflexion commune une base constructive de ce qu'il souhaitait être un "retour à FREUD" et un éclairage nouveau de la pensée psychanalytique. Mais je lui répondis que je ne voyais pas pourquoi nous n'aurions pas de doctrine, puisque l'apport de son séminaire ne manquerait pas d'être connu et sans doute

(1) S.P.P. : Société Psychanalytique de Paris

publié et que l'occasion nous serait donc donnée d'en bénéficier et d'en discuter dans d'autres réunions. En fait, quelques résumés de ce séminaire furent publiés (par J.B. PONTALIS) dans le "Bulletin de Psychologie" - je crois - mais évidemment, il ne s'agissait en aucune façon de la présentation d'une doctrine élaborée et ces publications cessèrent, d'une part je crois, parce que LACAN lui-même le souhaitait, mais surtout parce que très rapidement c'est le climat du séminaire et la rencontre qu'il représentait qui paraissaient essentielles à ceux qui y participaient. Les idées se développaient dans une sorte de vécu, qui contribuait beaucoup à leur signification et je crois que la plupart des élèves, des psychanalystes de la S.F.P. qui, au cours des années, ont fréquenté ce séminaire y ont trouvé un enrichissement certain, même s'il leur était par ailleurs difficile de traduire en idées précises ce qu'ils avaient retenu. Ceci d'autant plus que dans les réunions de travail de la S.F.P. où la pensée de LACAN était évidemment souvent une référence de ceux qui prenaient la parole, LACAN lui-même intervenait volontiers pour les arrêter dans leur élan en faisant remarquer qu'ils n'avaient pas vraiment compris et qu'il y avait encore à progresser pour comprendre. Tout ceci, néanmoins, n'avait rien qui empêchât de travailler librement, et on peut dire que les premières années de la S.F.P. ont été vraiment pour beaucoup une expérience de rencontres fructueuses, de discussions stimulantes dans un climat de liberté tel, que pour ma part, par exemple, tout en ne pouvant pas ignorer que certaines questions se posaient, et sans hésiter à dire parfois à LACAN qu'on ne pouvait pas toujours le comprendre, ni le suivre, je ne voyais pas, ou ne voulais pas voir, qu'il y avait certains problèmes qui commençaient à se poser.

Quels problèmes ? Je n'insisterai pas sur les détails d'une histoire que beaucoup connaissent à leur manière autant que moi. Les difficultés sont apparues en relation avec l'A.P.I. que nous nous étions toujours proposé de tenir au courant de ce que nous faisons, en demandant par ailleurs d'y être réintégrés en tant que société nouvelle. Il y avait un problème qui tenait à la rigidité de l'organisation européenne de l'A.P.I.

L'expansion de la psychanalyse en Amérique que rien n'avait freinée, ni la guerre, ni la structure des associations aux U.S.A., avait été très considérable, notamment il put y avoir une association affiliée à l'A.P.I. sinon par Etat, du moins par région; mais en Europe où le nazisme avait détruit les sociétés psychanalytiques freudiennes en Allemagne, en Autriche, les seules sociétés existantes étaient, une par nation : l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hollande, peut-être la Suède (énumération peut-être incomplète) et pas davantage, car il s'agissait d'une population peu nombreuse. Accepter une seconde association en France, c'était créer un précédent qu'il fallait justifier.

Ce qui justifiait notre demande et qui l'a rendue envisageable par l'A.P.I., c'est la qualité des publications et des travaux depuis un

certain nombre d'années, ainsi que le retentissement en France et à l'étranger de cette nouvelle société à la fois libérale et "rigoureuse", comme elle voulait l'être. La demande présentée fut néanmoins acceptée en 1959 et alors commencèrent les formalités banales, car elles sont prévues pour n'importe quelle association demandant son intégration dans l'A.P.I.

Une enquête devait être faite sur place par un comité ad hoc mandaté par l'A.P.I. qui s'informe directement auprès des dirigeants et des élèves du groupe intéressé, de leurs conditions de travail, des conditions dans lesquelles sont formés et habilités à l'exercice de la psychanalyse les élèves, ainsi que le fonctionnement matériel de l'organisation.

Evidemment, les membres les plus anciens de la S.F.P. étaient connus, certains travaux publiés ne posaient pas de problème, mais des questions que nous n'avions jamais cherché à nous poser nous-mêmes, ont été alors rapidement et sans détour posées par les enquêteurs, dont l'un qui parlait d'ailleurs très bien le français et connaissait bien la France (il avait été membre de l'Intelligence Service pendant la guerre). Mon premier entretien avec lui se heurta immédiatement à des questions directes : combien les analystes didacticiens ont-ils chacun d'élèves (j'étais secrétaire de la commission des études). Je répondis, car j'avais une comptabilité, en donnant le nombre des élèves déclarés par chaque didacticien dans le courant de l'année. Il m'interrompit presque pour me demander : "Combien LACAN a-t-il d'élèves ?" Je répondis 11 ou 12. Il me dit : "C'est faux, il en a 19 et comme, en plus, il a une clientèle privée, comment fait-il s'il ne réduit pas d'une façon tout à fait excessive la durée des séances ?". Je lui répondis en souriant : puisque vous êtes mieux renseigné que moi, demandez-le lui et voyez avec lui comment cela s'explique. Dès ce moment, j'eus l'impression que les choses se passeraient mal, car ce problème de la durée des séances, qui avaient fait de la part de LACAN l'objet d'une communication à la Société de Paris avant la rupture était demeuré comme l'objection majeure qui s'élevait contre lui, par exemple de la part de Marie BONAPARTE. Mais je pensais aussitôt, par devers moi, qu'en s'engageant de cette manière, les choses allaient nécessairement mal finir, car connaissant LACAN, je ne supposais pas qu'il eût complètement renoncé à une sorte d'expérience qui l'intéressait, mais dont nous ne lui avions plus parlé, si ce n'est qu'il avait dit qu'il n'appliquerait pas cette méthode avec les futurs analystes. J'ai gardé ces réflexions pour moi, puisque le comité ad hoc de l'A.P.I. continuait son enquête et je n'ai pas caché à quelques collègues qu'à mon avis, ça n'allait pas très bien finir. Mais après tout, tant pis, puisque nous représentions une société assez convenable pour que l'A.P.I. se soit dérangée pour s'informer de ce que nous étions vraiment.

Ces démarches se prolongèrent évidemment sur plusieurs semaines et je fus étonnée de recevoir un jour une délégation de trois membres de notre société, les plus proches de LACAN et que je pouvais supposer surtout

désireux de travailler avec lui(1). Ils venaient nous dire (2) qu'il fallait prendre très au sérieux, selon eux, le projet de réintégration dans l'A.P.I. dont dépendait leur avenir car, disaient-ils, "ce dont vous ne vous rendez pas compte, c'est que vous-même et vos collègues plus âgés, vous êtes de toute façon connus dans le milieu psychanalytique mondial pour avoir appartenu à l'A.P.I. aussitôt après la guerre, tandis que après la scission, si nous ne parvenons pas à nous faire admettre dans cette A.P.I. qui regroupe tous les psychanalystes qui, dans le monde, ont une activité valable, nous n'arriverons jamais à apparaître autrement que comme des gens qui n'ont pas d'audience. Vous devriez donc non pas prendre avec le sourire les questions qui se posent, mais au contraire vous en préoccuper et essayer de les résoudre, car c'est notre avenir et celui de nos jeunes collègues". Cet argument m'a touchée et m'a amenée à me rendre compte que le problème était sans doute plus grave qu'il ne me paraissait et que, puisque l'occasion de s'expliquer avec l'A.P.I. existait, il ne fallait pas la négliger. Toutefois, je fis remarquer à ces jeunes collègues que LACAN lui-même me paraissait peu disposé à se montrer coopérant pour un projet qu'il avait cependant, au début, envisagé. Ils me répondirent que c'était exact, mais que si ses élèves les plus proches n'en restaient pas moins attachés à leur travail commun, et insistaient au contraire sur l'intérêt qu'il y avait pour tous à faire partie d'une association dans laquelle on trouvait une audience très large et des courants divers, il accepterait de se montrer coopérant, parce que c'était eux qui le lui demandaient - dans un intérêt commun - . Je fus alors décidée à soutenir avec confiance les démarches entreprises près de l'A.P.I.

Je n'insisterai pas sur les années qui ont suivi, car le processus d'enquêtes et d'échanges s'est étendu sur plusieurs années, mais ce que je peux dire, c'est que finalement il nous apparaissait que le comité mandaté par l'A.P.I. était lui-même très désireux de voir aboutir notre projet. Il avait fait la connaissance, non seulement des dirigeants de la S.F.P., mais d'un certain nombre d'élèves, il avait compris comment nous travaillions, mais tout en restant très réticent à l'égard de LACAN (et plus curieusement de Françoise DOLTO, qui cependant a toujours répondu sans difficulté à leurs questions). Il n'abandonnait pas l'espoir, moyennant quelques bonnes volontés réciproques, que les choses puissent bien se terminer. C'est ainsi que la S.F.P. est devenue dans son ensemble un "groupe d'études de la psychanalyse" rattaché à l'A.P.I. Ce statut de "groupe d'études" est prévu surtout pour les jeunes associations qui veulent se créer dans des pays nouveaux et leur permet, si elles font suffisamment leurs preuves, d'être nommées ensuite sociétés composantes. Notre position à cet égard était un peu exceptionnelle, car nous avons déjà un passé. Chacun sait aujourd'hui que c'est en définitive la position de LACAN qui a continué à faire problème. Je n'entrerai pas ici

(1) Granoff, Leclair, Perrier, dans l'ordre alphabétique (dit la Troïka).

(2) Georges Favez, à leur demande, assistait à l'entretien et y participait.

dans les détails de ce processus qui, après avoir provoqué une sorte d'embarras dans les réunions que nous avions en groupe (d'un côté, les responsables de la S.F.P. et les didacticiens, de l'autre, les membres du comité de l'A.P.I.) où LACAN a toujours refusé de répondre aux questions ou d'expliquer quoi que ce soit. Ce malaise a fini par s'étendre au climat général de la société elle-même, où les réunions, qu'il s'agisse de la commission des études, des réunions administratives, ou de conférences sur des sujets d'ordre général, montraient une difficulté de communication qui allait s'aggravant. Beaucoup de ceux qui étaient intéressés par le travail de LACAN se refusaient à admettre même que l'on pouvait discuter sa position, à plus forte raison limiter sa liberté d'action dans la formation des psychanalystes. La question finit par être posée sous la forme suivante par l'A.P.I. : nous ne pouvons pas comprendre, puisque nous ne sommes pas informés par l'intéressé lui-même, la position de LACAN. Nous lui demandons de se dispenser, pour le moment, de participer à la formation des analystes dans votre société. Ou bien vous pouvez vous-même accepter cela et le lui demander, parce que vous êtes une société qui n'a pas absolument besoin de lui pour vivre et pour penser, ou bien vous ne pouvez pas, alors vous êtes une société malade qui a en elle-même un problème et ne parvient pas à le résoudre. Dans le premier cas, nous pouvons vous accepter comme un membre de l'A.P.I., dans le second cas, nous vous retirons tout simplement votre statut provisoire de groupe d'études et vous continuerez votre avenir comme vous voudrez.

Ceci se passait en juillet 1963. Je partis moi-même en vacances avec la conviction que les choses étaient réglées et que nos pourparlers étaient un échec, car finalement, il me semblait qu'il y avait une majorité de jeunes collègues qui ne voulait pas changer quoi que ce soit de leurs relations avec LACAN. C'est alors que se produisit, mais je n'en fus informée que plusieurs semaines après, un événement qui devait changer mon opinion. Plusieurs jeunes psychanalystes, déjà avancés dans leur expérience, qui étaient parfois d'anciens analysés de LACAN lui présentèrent de leur propre initiative (ils étaient six) une motion lui demandant de prendre en considération les demandes qui lui étaient faites, pour ne pas bloquer l'admission dans l'A.P.I. et cette démarche fut assez mal reçue par LACAN, mais elle avait accentué dans la S.F.P. une sorte de rupture entre deux fractions qui obligeait maintenant à se rendre compte qu'il devenait difficile de mettre en jeu tout l'avenir de cette société sur le plan international et même national à cause de LACAN et des personnes qui le suivaient sans la moindre réserve.

J'abrège ici ce récit pour en venir à l'essentiel. Après bien des hésitations, quatre membres de la commission des études (1), c'est-à-dire la commission qui nommait, reconnaissait les didacticiens, dans la S.F.P., dont je faisais partie, signèrent le 13 octobre 1963 une motion

(1) Moi-même, Georges FAVEZ, GRANOFF, Daniel LAGACHE (ordre alphabétique).

d'ordre, demandant que LACAN soit rayé des membres didacticiens de la société. Cette décision qui, pour le comité de l'A.P.I., était le premier signe de notre part, pour répondre à leur demande et affirmer notre ferme intention de rejoindre l'A.P.I., provoqua naturellement dans la S.F.P. des conséquences immédiates, c'est-à-dire pratiquement une sorte de création d'un groupe dissident ne reconnaissant pas l'autorité du bureau dirigeant. Ceci devait aboutir inévitablement, après une période assez difficile de coexistence chaotique entre les diverses tendances de la S.F.P., à une solution radicale préparée par l'A.P.I. : qui décida en même temps de retirer à la S.F.P. son statut de groupe d'études et aussitôt après de nommer un nouveau groupe d'études (1) composé d'un certain nombre de membres de cette société (qui en avaient été informés confidentiellement) et qui deviendrait ensuite le noyau d'une nouvelle société de psychanalyse pouvant être reconnue par l'A.P.I. Par le jeu des élections successives, je me trouvais présidente de la S.F.P., et c'est le 9 juin 1964, où cette nouvelle a été annoncée, que j'ai dû en faire part à l'Assemblée Générale de la S.F.P. où elle a été accueillie avec indignation et très peu de manifestation de satisfaction.

Dès le 22 juin 1964, LACAN a alors créé l'Ecole Française de Psychanalyse, qui deviendra plus tard l'Ecole Freudienne. La situation devenait telle qu'il n'y avait pas d'autre chose à envisager qu'une dissolution. Le temps d'organiser les choses : la dissolution eut lieu le 19 janvier 1965. J'étais toujours présidente et j'ai donc eu l'occasion de voir finir cette société sur laquelle on avait fondé beaucoup d'espoir et qui, en définitive, y avait répondu. C'est ainsi que se préparait l'A.P.F. qui a émergé assez rapidement de toutes ces épreuves. Le comité de l'A.P.I. qui avait participé à toute cette évolution était resté finalement très attaché aux personnes qu'il lui avait été donné de connaître et dans la séance, ultérieure, de l'Assemblée Générale de l'A.P.I. d'AMSTERDAM, au moment où le Président a lu la décision qui admettait l'A.P.F. dans l'A.P.I., l'une des psychanalystes membre du comité, anglaise, est venue spontanément et chaleureusement m'embrasser en me disant combien elle était heureuse pour nous. Cette satisfaction restait mêlée de regrets en raison des épreuves qui l'avaient accompagnée et qui, je le pense, auraient pu être évitées si les personnes qui ne supportaient pas la tutelle même lointaine de l'A.P.I. avaient choisi d'emblée de reprendre leur liberté par rapport à une société de psychanalyse. Ce qui s'est présenté quand l'A.P.F. est née, c'était une situation qui n'était pas sans problèmes immédiats : premièrement, quelles seraient les relations entre les deux sociétés composantes de l'A.P.I. (S.P.P. - A.P.F.) voisinant dans un petit pays comme la France, deuxièmement, quelles seraient les conséquences de la rupture avec une partie des anciens membres de la S.F.P. qui s'étaient sentis attaqués du fait qu'on les avait exclus. Cela explique peut-être pourquoi il a fallu un certain nombre d'années pour que ces difficultés disparaissent. Actuellement, l'histoire de la psychanalyse fait l'objet de beaucoup d'études diverses et je n'ai pas prétendu pour

(1) French Study Group

ma part l'exposer dans ses détails en vous faisant part des événements auxquels j'ai été directement mêlée. J'ai évoqué au passage le nom de Daniel LAGACHE dont le rôle a été dans l'évolution de la S.F.P. et la création de l'A.P.F. très important. Ceux qui seraient intéressés par des souvenirs le concernant peuvent demander le numéro de Documents et Débats qui a été publié en hommage à sa mémoire et où j'ai exposé moi-même des souvenirs liés à notre engagement dans les événements que j'ai relatés ici.

Dans l'A.P.F., je n'ai jamais eu de fonctions importantes, ni dans l'administration, ni dans l'organisation, estimant qu'il convenait de laisser à des collaborateurs nouveaux le soin d'organiser cet avenir. Il fallait aussi que le temps me permette de me rendre compte que, dans le contexte actuel, les problèmes qui se posent ne sont plus les mêmes que ceux que nous n'avions pas pu résoudre. Il faut dire que le climat de la psychanalyse en France, et ailleurs, donne confiance dans l'avenir.

Juliette FAVEZ-BOUTONIER

Wladimir Granoff

La réunion scientifique du 20 février 1982 va trouver dans cette publication une suite qui contredit radicalement aux demandes que j'avais formulées et dont la satisfaction était la condition expresse de ma participation.

J'étais favorable au projet, mais dans certaines conditions. J'en parle d'ailleurs dans les propos tenus ce jour-là. En effet, à J.C. Lavie qui portait la responsabilité administrative de cette réunion, j'avais demandé de faire une exception à l'usage instauré de tenir nos réunions ouvertes à quelques invités dits de l'extérieur. D'en faire une réunion que l'on pouvait donc dire fermée, réservée uniquement à ceux dont le rapport à l'A.F.P. est organique et formalisé, seul ce huis clos me paraissant de nature à autoriser la liberté d'expression nécessaire. Absolument nécessaire pour que puisse être rendu le climat d'une époque et pour que les propos ne soient pas amputés de ce qui pouvait être porteur d'effets de vérité.

Il convient évidemment de remarquer qu'à la date de cette réunion certains travaux n'avaient pas encore vu le jour. Notamment le premier ouvrage d'Elisabeth Roudinesco. La diversité des opinions suscitées par ce travail ne peut masquer l'évidence du fait qu'il a remanié la représentation que l'on pouvait avoir de l'accès à la scène du passé. Ce remaniement tient à deux facteurs bien simples et en eux-mêmes dépourvus de portée dramatique. Les voici : d'une part, l'on sait qu'un travail systématique est entrepris, que son exécution et l'enquête qu'il exige laissent peu de place à une recherche de la facilité. D'autre part, l'on sait aussi que l'enquêtrice n'a dans l'ensemble pas trouvé portes closes dans sa démarche. Loin de là. Avec quelques exceptions évidemment, il s'est manifesté que les acteurs et les témoins du passé étaient prêts à parler. A raconter. Qu'il y avait en tout état de cause assez de dire fourni, déjà édité ou à paraître, pour que l'on puisse savoir que l'image du passé, d'un passé récent, va à terme se compléter.

A la façon d'un puzzle dont les pièces se mettent en place. Et dont on peut dire que si pour finir, telle pièce venait à manquer, retenue par l'obstination d'une main qui refuserait de s'ouvrir, ses contours seraient assez constitués par les pièces environnantes pour qu'on en puisse déduire les traits.

Dès lors, la demande amicale de Raoul Moury, dont l'insistance ne portait nulle atteinte à la déférence sans faille de sa démarche, me laissait sans argument pour étayer un refus. Et l'on trouvera donc ici la teneur d'un discours tel qu'il fut tenu. Du moins en ce qui concerne le mien, où le "ménage" fait dans un texte prélevé sur un enregistrement se limite pour l'essentiel à l'établissement d'une ponctuation.

Je n'ai pas d'avis à donner et je l'ai dit à Raoul Moury sur la vivacité, voire la violence du propos, ni sur ses conséquences. L'histoire des sociétés d'analystes est dès son début marquée de cette violence, soulignée par Freud dans sa correspondance, qui se donne libre cours ouvertement dans les moments de crise.

Mais elle est là, aussi, sous-jacente dans les périodes paisibles. Même si son jeu ne puise ses éléments que dans le souvenir des crises passées ou dépassées. D'où mon sourire en quelque sorte rétrospectif, au moment où j'expose ces considérations introductives, à la pensée que cette réunion, ses motifs et sa substance furent ici ou là, vus, entendus (?), comme marquant le coup d'envoi des présidentielles ! Les nôtres, celles de l'A.P.F. Qu'une telle méprise ait pu se produire en dit long évidemment sur la solidité des traces que la violence des crises laisse dans les esprits. Que pareille méprise puisse à l'occasion régner dans l'esprit de tel ou tel dont le rang n'est plus celui des cadets indique le niveau où cette violence du souvenir peut se hisser.

Il n'y avait plus de raison de tenir mes propos de ce soir-là à distance de l'écrit. Voilà peut-être une raison de les faire y accéder.

o

o

o

1953 - 1965 - Aujourd'hui

C'était un titre d'argument et en aucune façon un titre d'exposé; d'ailleurs je n'ai pas de texte, je n'ai que des notes et j'ai du reste peu de choses à dire.

En fait, il faut commencer par un petit préambule qui concerne l'analyse en tant qu'objet. J'ai une sorte de conviction que cet objet peut être pas trop inadéquatement représenté par un mille-feuilles. Car il n'est en effet consommable que comme un mille-feuilles. C'est-à-dire qu'on ne peut pas dans un mille-feuilles mordre telle ou telle de ses strates, on ne peut que le mordre en entier et l'analyse est composée de la même manière, c'est-à-dire que son examen implique la traversée de toutes ses strates, dont le nombre n'est pas facile à déterminer. La traversée de ces strates, on peut aussi la représenter autrement en disant que c'est ainsi que se parcourt le champ métaphorique qu'elle constitue. Et parmi ces strates, la strate politique est absolument inhérente à la constitution de ce corps. Au sens où quand un auteur fait un article, aussi clinique qu'il soit, il accomplit néanmoins un geste politique. Il utilise à plein ses moyens de politicien de l'analyse, car un travail clinique est d'abord toujours aussi un travail théorique et qu'il contribue d'une manière ou d'une autre à la constitution du corpus de la textualité analytique. Une telle opération peut apparemment se restreindre à telle ou telle province, tel ou tel pays, mais elle concerne le monde analytique dans son entier.

C'est dire aussi que dans un sujet comme celui-ci, les entrées sont à la limite innombrables et dans chacune de ces entrées, les possibilités sont également très nombreuses, de sorte que rien du sujet qui nous rassemble ce soir ne peut être traité. Par contre, certaines rubriques peuvent être indiquées. Et de la sorte un discours comme celui qu'on peut tenir ce soir, en tout cas pour ce qui est de moi, ne peut être que tout à fait programmatique. Pour cette raison aussi que le travail qui peut être fait à ce sujet, non seulement ne l'est pas encore, mais l'amorce même de ses possibilités n'est pas encore clairement dégagée. Par là, je veux dire qu'un travail comme l'écriture de l'histoire de l'analyse, s'il tarde tant à se produire, c'est aussi en raison d'une difficulté inhérente à l'écriture de l'histoire en général. Surtout telle qu'aujourd'hui elle peut répondre aux critères contemporains d'une telle écriture. Or le groupe que les analystes constituent dès les origines, porte la

difficulté à son comble. En raison du fait que si la position de l'historien par rapport aussi bien à l'objet qu'il désigne, qu'au texte qu'il constitue, n'est pas telle qu'on la concevait au siècle dernier par exemple, ou même encore au début de ce siècle, cette conjoncture, c'est-à-dire l'intervention de celui qui écrit sur ce qu'il désigne et sur ce qu'il écrit, dans le cas de l'analyse est d'une complexité telle que, pour s'en sortir, il faudrait probablement passer par le détour préalable de l'établissement de protocoles méthodologiques qui nous permettraient de faire un travail correct.

La fin de l'allocution de Madame Favez me permet donc de faire un premier pas. En effet, il y a une vingtaine d'années le spectacle qui s'offrait à l'assistance était au détail près, si j'ose ainsi m'exprimer, de l'absence de J.C. Lavie entre nous, exactement celui d'aujourd'hui. Bien entendu nous étions l'un et l'autre de vingt ans plus jeunes. Le temps a passé ... Alors on se demande pourquoi aujourd'hui. Et pourquoi est-ce que je vous parle.

Pourquoi aujourd'hui, c'est déjà tout un problème. Je dirais qu'il y a quelques années, l'annonce d'un pareil thème n'aurait, si tant est qu'il ait pu se faire, probablement pas fait accourir grand monde. Laissons cela en réserve pour la reprise du pourquoi aujourd'hui. Quant à pourquoi, moi, répondant bien entendu à l'apostrophe très directe de Madame Favez, pourquoi ai-je dit oui, ce n'est évidemment pas parce que j'y étais. Parce que je n'étais pas seul à y être. Anziue, là-bas, y était aussi, alors il aurait pu répondre oui, tout aussi bien que moi. Pourquoi ai-je dit oui ? Certes pas parce que j'y étais, car y avoir été, comme cela m'a été dit d'une manière que je trouve très pertinente ne constitue par une raison suffisante, car les discours de ceux qui y étaient ont une sorte de vertu hypnotique que je suis le premier à reconnaître. Mais du fait d'y avoir été je ne pouvais pas dire non. Donc voilà pourquoi oui.

Alors pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi aujourd'hui, parce que je pense qu'aujourd'hui je ne me trouve pas, plus, dans la position où j'étais en 1973, 74, 75, lorsque parlant d'une autre manière de choses qui n'étaient pas trop distantes de tout cela, j'entendais dire par les mieux intentionnés : "Finalement, toutes ces histoires en quoi ça nous concerne, c'est du passé, c'est des histoires de parents, de grands-parents, etc... etc...". Mais aujourd'hui, le nombre de personnes qui pourraient dire ça s'est considérablement restreint. Paradoxalement, on pourrait dire que les seuls qui pourraient se trouver justifiés à tenir cette position sont précisément ceux qui sont inscrits sur les listes de notre société. Car ceux qui sont inscrits sur les listes de la Société Psychanalytique de Paris, ou des divers constituants éparpillés maintenant de l'Ecole Freudienne de Paris, eux ne diraient plus cela. Le sort de ces deux grandes sociétés est ce qui change ma position par rapport au problème, du fait que cela permet de supposer que les positions de la population analytique par rapport à ce type de problème a changé. Histoires de parents ou histoires de grands-parents qui

n'intéressent personne, c'est un point de vue très naïf. Là s'inscrivent deux petits signes qui m'ont fortifié dans le dessein tout au moins d'amorcer la reprise de ce genre de travail. Deux petits signes un peu confidentiels. L'un est la remarque, lors de la réunion d'un Comité de formation, d'un des participants, citant quelqu'un qu'il avait entendu et dont la formation s'était déroulée dans la Société Psychanalytique de Paris, et qui, posant une question à un de ses aînés dans cette société, se faisait répondre : "Vous êtes trop petit pour comprendre ça, il n'est pas question de vous en parler". L'autre signe, c'était une de nos collègues, lors d'une réunion du Collège des Titulaires, qui citait une remarque dont elle faisait une boutade et qui je pense ne l'était pas tellement, de D. Lagache qui parlant de l'Association Psychanalytique de France, disait : " Ce sera peut-être la plus petite des sociétés, mais la meilleure !" Ces deux signes m'ont engagé à ne pas différer l'entrée dans ce sujet.

Du même coup cette réunion-ci a un caractère, administrativement parlant si je puis dire, un petit peu particulier, en ce sens qu'elle est fermée. C'est-à-dire que, pour nous conserver toute la liberté de parole, et de pensée, nous n'avons pas invité ce soir les personnes qui se trouvent sur la liste des invités. C'est-à-dire des personnes venant d'autres sociétés et de la Société Psychanalytique de Paris en particulier. Car de cette société-là, nous avons à tenir compte, c'est-à-dire nous avons à tenir compte de l'état où elle se trouve, en ce moment.

Elle se trouve dans une situation qui est très strictement résultante de celle où elle se trouvait en 1953 et dans les années qui précédaient. C'est-à-dire que la faiblesse qui à l'heure actuelle, l'amène à un état de paralysie sur le plan de sa gestion administrative, dérive très strictement des circonstances qui ont été absolument capitales dans la scission de 1953. Pour revenir maintenant plus précisément à la naïveté du propos qui fait dire : "En quoi est-ce que cela peut nous intéresser ", cette naïveté s'illustre d'une manière tout à fait clinique. D'une certaine clinique. Ceux d'entre nous qui sont appelés à enregistrer des candidatures à la formation entendent des gens qui viennent demander à être admis à la formation dans l'A.P.F. et à qui on demande : pourquoi ? Pourquoi cette société, pourquoi pas telle autre, etc... Et la réponse qu'on nous fait, je m'aperçois que nous nous sommes mis à l'entendre d'une oreille un peu sourde. C'est-à-dire on nous dit des choses que, bien entendu, on nous répète toujours : la Société Psychanalytique de Paris est trop bureaucratique, elle est trop rigide et l'Association est, au contraire, etc... Je vous passe le détail du discours qui s'ensuit parce que vous le connaissez par coeur. Mais notre naïveté à nous, notre surdité, a consisté en ceci que nous avons entendu ce discours comme strictement d'opportunité. C'est-à-dire comme simplement destiné à rendre plus aisée une demande de candidature à l'A.P.F. Et nous avons été sourds depuis bon nombre d'années au fait que cette manière de justifier une candidature à l'A.P.F.

recouvre quelque chose qui est absolument vital et fondamental dans toute la situation du champ analytique francophone à l'heure actuelle.

Evidemment, nous avons des excuses à écouter ces propos d'une oreille un petit peu sceptique. Parce que, bien sûr, le temps passant, on peut dire que ce qui est névrotisable dans le fonctionnement des institutions évolue doucement vers quelque chose qui, structurellement parlant, se remanie et tend à dériver vers la psychose. C'est bien possible. Mais il y a surtout que, faute d'être habitées par une histoire intelligible, audible et écrivable, des formulations se vident et se mettent à fonctionner un petit peu comme les psychoses séniles, c'est-à-dire de ces choses qui sont comme des coques vides de leur contenu.

En 1953, période sur laquelle je veux revenir, non pas parce que j'y étais, mais simplement parce que des textes peuvent être par nous tous relus (et que je les ai relus soigneusement), qu'est-ce qui d'après moi s'est passé ?

Pour dire ce qui s'est passé et quitte à créer involontairement un malentendu que je redresserai, c'est-à-dire une avancée par rapport à laquelle il faudrait revenir en arrière, je vous citerai quelques mots d'un texte tout à fait récent. Il est tiré du Bulletin de la Fédération Européenne, c'est le 17ème, donc l'avant-dernier, sous la plume de Janice de Saussure qui est la veuve de Raymond de Saussure. Elle occupe dans la Fédération Européenne une fonction, je ne sais plus laquelle exactement, et parlant de ce qui se passe, à la faveur de certaines migrations d'analystes en Europe (peu importe que le propos concerne l'Europe en général ou plus particulièrement l'Espagne) dans un des paragraphes qui termine son assez long article, elle écrit ceci : Une société relativement petite peut être submergée par l'afflux d'un trop grand nombre de membres d'autres sociétés. Ce n'est pas la phrase qui nous importe, c'est la suivante. Où pour une nouvelle société, "l'admission d'une seule personne ayant une formation, ou une culture très différente pourrait créer de sérieuses difficultés". Une seule personne, ayant une formation ou une culture très différente !

Bon, alors quelle est, telle que je la vois, la situation, en 1953 dans la S.P.P. (1) ? Et pourquoi j'y reviens, et pourquoi, selon toute probabilité, je m'y cantonnerai ce soir. J'ai une thèse : la meilleure chose qui soit arrivée au mouvement psychanalytique francophone est la scission de 1953. Ça c'est la première proposition de cette thèse. Et c'est pour moi une certitude. La deuxième proposition, je ne peux pas

(1) Société Psychanalytique de Paris

l'appeler certitude, mais on peut en tout cas l'appeler espoir. Pour le moment, je dirai qu'au total, rien ne m'induit à penser le contraire de ce que je vais dire. (Vous saisissez l'ambiguïté de la proposition ...). C'est que de ce meilleur qui s'est passé en 1953, pour autant qu'il y ait un reste et ce reste est appréciable, à l'heure actuelle je crois, que de ce reste est dépositaire précisément cette société-ci.

Voilà donc la deuxième raison d'intervenir dans l'élaboration de ce problème.

Ce reste dont cette société-ci est dépositaire est évidemment un reste assez fragile qu'il importe, selon moi, de préciser. Ce qu'il importe de préserver s'éclairera par la suite des quelques mots que j'ai à en dire. Quand je dis qu'il importe de le préserver, je veux dire la chose suivante. Je pense évidemment (ce n'est pas un secret pour vous) que l'histoire n'est pas effaçable. Que ce qui se trouve inscrit dans l'histoire analytique passée des individus ou des groupes est ineffaçable. Que le temps qui passe n'y change rien et que par conséquent le recul dans le temps de ce à quoi je fais allusion ne change rien ni à l'importance, ni à la fragilité de ce que j'essaye de cerner, ni à l'importance qu'il y a de le préserver.

Le préserver, il faut tout de même en dire un mot, de quoi ? Il est évident qu'à l'heure actuelle, divers désirs, diverses tentations peuvent surgir tel que, par exemple, regrouper les éléments que d'aucuns, et non des moindres, qui font partie de la S.P.P., diront les éléments "possibles" de cette S.P.P., c'est-à-dire ceux qui ne sont pas perclus dans l'autoritarisme, dans cette espèce de folle passion du pouvoir qui a toujours régné parmi ses dirigeants, avec tel ou tel groupe qui peuvent exister dans la province et l'Association, et ainsi sur un mode fédératif, organiser quelque chose qui serait assez satisfaisant. Je comprends très bien la raison de pareilles visées; mais je tiens à vous dire que, selon moi, l'Association, elle, ne pourrait qu'y perdre le reste de quelque chose qu'il lui incombe à mon avis de préserver.

Je vais essayer maintenant de définir davantage sinon ce reste, du moins les circonstances qui, circonférentiellement peuvent servir à le désigner. Et je partirai pour cela du discours de Rome. C'est-à-dire le discours de Lacan à Rome. Ce discours est lisible, on le trouve dans les Ecrits. Seulement voilà, pour en apprécier exactement l'insertion, il faut le recadrer dans son moment de surgissement et donc par conséquent dans le volume dans lequel il paraît initialement, lequel malheureusement n'est plus trouvable. Parce que c'est le numéro 1 de la revue "La Psychanalyse", qui était la revue de la S.F.P. Il faut le trouver là-dedans et non pas dans les Ecrits, parce que ce n'est que là qu'il se trouve être suivi de sa discussion. Et cette discussion est de toute première

importance. Soit dit en passant, et je ne sais pas s'il y aura la possibilité d'y revenir, mais cette discussion et ce n'est pas le point que j'ai l'intention de mettre en exergue, cette discussion a tout de même ceci de remarquable, c'est que si aujourd'hui on dira qu'un tel a des proclivités plutôt lacaniennes, qu'Anzieu par contre est fanatiquement anti-lacaniens, etc ... il faut bien quand même voir une chose quand on lit la discussion, c'est que si le rapport de Rome a été discuté en 1953, (un certain nombre de personnes y ont certes pris la parole, dont moi, j'y reviendrai), il a été discuté uniquement par Anzieu. Et que dans les réponses aux intervenants, il y a la réponse à la lettre de Madame Favez, il y a une brève réponse à moi (Lacan s'est immédiatement aperçu que je n'étais pas du Sérail, que je n'avais pas compris grand chose, que je n'avais pas saisi l'importance de l'enjeu, que j'étais entraîné, par mes dadas personnels qui dérivait en stricte ligne de ma formation dans la S.F.P., que je m'intéressais à la relation d'objet parce que je lisais la littérature anglo-saxonne et que dans la littérature anglo-saxonne, c'était un sujet qui est particulièrement actuel), Lacan répond uniquement à Anzieu. Et il répond à Anzieu parce qu'Anzieu est le seul à l'argumenter. Et il l'argumente pourquoi ? Il l'argumente parce que Lacan n'a pas convaincu Anzieu. Et il ne l'a pas convaincu d'une manière qui est particulièrement importante. L'orateur peut ne pas convaincre quelqu'un Mais lorsque l'analyste est en même temps un doctrinaire, ce qui à vrai dire ne se passe de manière aussi importante que deux fois peut-être dans l'histoire de l'analyse (avec Freud, puis Lacan) lorsqu'un analyste qui est un doctrinaire en tant qu'analyste ne convainc pas un analysant, les conséquences en sont, scientifiquement parlant, autrement sérieuses, incitatrices et stimulantes de part et d'autre.

C'est-à-dire que même dans l'état actuel de l'A.P.F. et des divergences qui s'y repèrent, ceux qui n'ont pas eu la possibilité de lire la discussion du rapport de Rome, ne peuvent pas non plus faire autrement que d'attribuer à des caprices de la petite histoire et des petites histoires la répartition dans le champ théorique dans l'A.P.F., des positions qui s'y expriment.

Je reviens à la discussion du rapport de Rome, parce que dans cette discussion il y a également une longue intervention de F. Dolto. Et F. Dolto, de manière assez touchante, dit : "Le grand dragon Lagache, le grand dragon Lacan et moi, petit dragon, etc...". Pour F. Dolto, Lagache et Lacan étaient en effet des grands dragons. Mais ce que l'on méconnaît si l'on ne lit pas la discussion, et si on ne continue pas à lire ces textes, c'est que ces deux grands dragons qui, soit dit en passant, étaient encore bien plus jeunes que je ne le suis moi-même en ce moment où je vous parle, étaient sous la surveillance de super-dragons ! Qui ? Respectivement, Heidegger et Jaspers.

Je prétends que si l'on ne met pas les dragons de l'époque en perspective par rapport aux super-dragons qui les gouvernaient, il y a quelque chose à côté de quoi l'on passe inmanquablement. Suis-je en train de faire de Heidegger pour Lacan et Jaspers pour Lagache des maîtres à penser ? Il s'agirait de s'entendre sur ce que l'on entend par là, mais en tout cas, pour ce qui est de Lacan, je dirais qu'il est incontestable que Heidegger est quelque part "dedans". Et il est dedans comme surveillant de quelque chose, comme garde de quelque chose, c'est-à-dire comme empêcheur, de verser d'un côté ou de l'autre et peut-être en particulier, de verser du côté où précisément Anzieu l'argumente et où Lacan se défend en lui disant: "Ne me prêtez pas des patronages romantiques". Comment selon moi Lacan était-il sous la surveillance de Heidegger ? Je vais un petit peu préciser mon point de vue en soulignant tout de suite que dans ce premier volume, le rapport de Rome est précédé par une traduction faite par Lacan du Logos de Heidegger, ce qui met un petit peu sur la piste pour vous dire en quel sens je pense que Heidegger était là. Lacan, (Lagache aussi, mais ils n'étaient pas tellement nombreux à l'époque) lisait même s'il ne le parlait pas (mais de toute manière, il ne parlait aucune langue étrangère, compréhensiblement), Lacan lisait l'allemand. Ce que je veux dire, c'est que je crois que l'allemand était, pour Lacan, informé par Heidegger. De sorte que l'allemand qui est aussi la langue du texte freudien se trouvait pour Lacan informé par Heidegger en vertu du fait que c'était la langue elle-même qui l'était. On pourrait naturellement, en se reportant à des éléments de la textualité de l'un et de l'autre de ces auteurs, donner de tout cela des preuves sans doute assez rigoureuses. Là, je suis partagé entre deux pistes possibles. La deuxième, je crois qu'il faut la laisser de côté, c'est-à-dire tout ce qui va s'en suivre, compte tenu des efforts que Lacan va faire pour arracher Lagache à Jaspers. Puis des injures dont Lacan va se mettre à abreuver Jaspers, laissant Lagache parfaitement imperturbable et le laissant paisiblement continuer à se référer à Jaspers que par ailleurs Lacan a traîné dans la boue. Or, ces deux auteurs, en tout cas l'un des deux, était déjà un auteur ; Lagache. Avez-vous, Madame - qui étiez comme nous nous le sommes dit l'autre soir, embarquée dans le char de ces dragons, - mesuré la dénivellation qui existait entre ces deux personnes, et le clan des médecins qui les entouraient ? L'écart est tellement monumental que je ne pense pas que l'on puisse, trente ans après, s'en faire une idée.

On peut évidemment penser qu'en 1953, vous avez été imprudents, étourdis, négligents par rapport aux considérations administratives. Factuellement, vous l'avez été, mais permettez-moi de vous dire qu'en vérité, je n'en crois rien. Ceux qui ont, à ce moment-là, quitté la S.P.P. n'avaient pas, ne pouvaient pas concevablement s'entourer d'un monde de vétilles et de précautions administratives. Ne serait-ce déjà que pour cette raison qu'au même moment d'autres personnes, dans d'autres coins du monde, quittaient leur société et pour eux les choses se passaient sans casse. C'était en 1953 que je faisais à ce Congrès de Londres la rencontre de Martin Grotjahn

(qu'après nous avons d'ailleurs invité dans la S.F.P.) qui quittait sa société aux U.S.A., qui en démissionnait, qui fondait une autre société et ça ne faisait pas un pli. Ça n'était absolument pas de nature à rassembler sur la nouvelle société qui se fondait là-bas, la conjoncture tout à fait particulière et unique dans l'histoire du mouvement analytique qui s'est comme des nuages d'orages ramassée autour de la fondation de la S.F.P. Je passe sur ma rencontre avec l'une des personnes qui est citée, parmi les intervenants dans le "Business Meeting" de 1953, (les Américains étaient à ce moment-là très puissants), il s'agit d'un nommé Atkins, auprès duquel on m'a envoyé. En 1953, c'était la IVe République, les Américains étaient d'une certaine manière un peu francophobes, et il y avait une opinion qui courait alors là, parmi la piétaille américaine bien représentée par ledit Atkins : "Les Français avec leurs moeurs politiques, si on laisse faire ça, demain il y aura trois sociétés, puis quatre, puis cinq, etc ... Enfin il faut faire régner là-dedans un peu d'ordre".

Mais en 1950-51-52-53, de qui est composé l'effectif des personnes qui vont être décisives ? Je laisse de côté Marie Bonaparte, pour une raison très simple. Parce que j'ai rencontré cette dame un certain nombre de fois, elle reste pour moi absolument hypothétique et que vous en parlez, Madame, infiniment mieux que je ne pourrais le faire. Elle reste pour moi mystérieuse; et rien de ce qu'elle a pu dire, écrire, n'emporte ma conviction quant à ce qui l'a fait agir. C'est un secret dont je pense que maintenant il est emporté dans la tombe, respectivement de Marie Bonaparte et de Nacht. Et je ne pense pas que quiconque aura là-dessus jamais la moindre révélation. Et la longue lettre que Lacan m'a écrite à ce sujet n'éclaire pas l'énigme. Selon moi.

Passons donc simplement en revue les points qui permettent de mesurer cette dénivellation. En 1949, au moment où paraît cet écrit fameux relativement scandaleux dans "Nouvelle Critique", il y a un seul analyste qui est mentionné par les rédacteurs, donc par conséquent qui est pour eux quelqu'un de nommable, c'est Lacan.

Qui les fondateurs de la S.F.P. rencontrent-ils en face d'eux ? Ils rencontrent principalement Nacht, dont vous avez parlé, car vous l'avez évidemment plus fréquenté que je ne l'ai fait. Ils rencontrent Nacht. Je dis ils, parce qu'il faut commencer par décentrer toute cette affaire. Non pas parce que Lacan s'est rallié après, et qu'il n'a pas été l'élément moteur de la scission de 1953, mais parce qu'il n'était pas seul. Et je ne suis pas convaincu qu'il ait été l'élément principal. Je veux dire par là qu'au niveau administratif par exemple, lorsqu'il était fait référence à cette nouvelle société, on ne l'appelait pas la société de Lacan, ou quoi que ce soit de ces choses qu'on a pu dire bien plus tard. On l'appelait en anglais "The Lagache Group", le groupe Lagache. Et lorsque Lagache fait son memorandum qu'il destine à l'Association Internationale, il indique en 1953

au moment de la scission, assez clairement, ce que d'une part il comprend. A savoir les objections que l'on peut formuler vis-à-vis de la formation en 53 de cette nouvelle société, c'est-à-dire qu'elle va affaiblir la S.P.P. ; que compte tenu des sacrifices financiers qui ont déjà été consentis pour l'Institut, etc ... etc ... Ceci, il le comprend. Mais il écrit qu'il n'est pas d'accord avec les autres considérations. Qu'en face d'eux, il n'y a strictement personne dont le prestige scientifique et l'autorité morale soient tels qu'il puisse paraître raisonnable d'abandonner à lui et aux siens le contrôle pratiquement complet de la psychanalyse en France. C'est-à-dire qu'à ce moment-là Lagache est un auteur qui est déjà connu, dans les publications de l'Internationale, son prestige y est déjà établi et en face il y a ceux dont la politique à terme va mener à ce à quoi nous avons à faire aujourd'hui.

Je passe sur des détails anecdotiques. Par exemple, la candidature de Monsieur Favez, comme membre titulaire, présentée comme un complot-, etc ,... etc ...

Qu'est-ce qui anime ceux qui vont monter contre les fondateurs de la Société Française de Psychanalyse la conjuration de l'été 1953 ?

C'est quelque chose dont il est en effet assez difficile de se faire une idée, vu les remaniements que le temps et les événements ont fait subir au terrain.

Quelques lectures permettent cependant de l'appréhender et vous avez parfaitement disponibles quelques morceaux de bravoure. A propos de l'inauguration officielle de l'Institut, nous trouvons le paragraphe suivant dans la revue qu'il publie.

"Cet Institut situé aux portes du Quartier Latin, etc... comprend un centre d'enseignement théorique et pratique, le seul reconnu en France par l'Association Psychanalytique Internationale, et un centre de traitement psychanalytique". Et la rédaction de la revue qui publie cet avis, inscrit en note de bas de page, ceci, que je vous lis : "l'Association Psychanalytique Internationale groupe depuis 1911 les sociétés psychanalytiques existantes actuellement dans tous les pays du monde, cette association organise les congrès internationaux et veille à ce que l'organisation des sociétés nationales, ainsi que la formation des futurs analystes obéissent aux normes, dictées et confirmées par une expérience plus que centenaire." En 1954 ! Alors je veux bien, n'est-ce pas, que l'on écrive tout ça. Mais après vient bien le moment de la correction des épreuves. On peut évidemment penser que lorsque l'on écrit quelque chose, on peut être très habile ... Je ne pense pas que les plus rusés des projets, en prenant forme écrite, puissent d'aucune façon être traîtres à ce qui habite l'être de ce-lui qui les écrit. Je veux dire par là qu'on ne peut tricher avec soi-même.

Et là en l'occurrence, l'intention mystificatrice des scripteurs de la présentation de L'Institut Psychanalytique de Paris est vraiment exposée d'une manière ouvert à tous les regards dans l'allocution du Directeur de l'Institut.

Vous êtes, Madame, revenue sur le fait qu'il n'y avait aucune divergence, qu'on disait qu'il n'y avait aucune divergence doctrinale, théorique entre ceux qui quittaient et ceux qui restaient. En citant là un écrit de Lagache, c'est entièrement vrai, il n'y avait pas de divergence à condition de le prendre dans la phrase telle que Lagache l'écrit. C'est-à-dire qu'en face il y avait une fraction sans principe. Il n'y avait pas de divergence parce qu'en face il n'y avait pas de principe ! Voilà en quel sens il n'y avait pas de divergence !

Alors quel est l'objectif des Fondateurs de l'Institut ? Quel est l'objectif de Nacht ? Et en quoi l'objectif de Nacht se dissocie complètement de celui de Lagache et de celui de Lacan, encore que pour ce qui est de Lacan il y a une petite remarque, qu'il faudra faire pour atténuer cette déclaration. Je ne pense pas là tellement au fait qu'entre Lacan et Nacht existait une relation très investie. Ceux qui en ont été les témoins peuvent garder encore quelques souvenirs visuels et, bien sûr, Lacan a pu écrire que Nacht lui a fait une cour éhontée. Mais vraiment il est très difficile de savoir qui faisait la cour à qui. Car Lacan dit que Nacht lui faisait une cour éhontée; mais Lacan avait mis à la disposition de Nacht pour son mariage, sa mairie, son village, sa maison, etc... Alors on se demande qui fait la cour à qui ? Ils se la faisaient, je crois, mutuellement ... Pourquoi, c'est une autre affaire. Qu'est-ce qui les unissait ? Et qu'est-ce qui faisait d'eux trois, à ce moment-là, une sorte de trio infernal avec Marie Bonaparte, c'est une autre histoire. Cela passe par quelque chose sur quoi je ne pourrais pas m'étendre, parce que cela nécessiterait un travail qui non seulement n'est pas prêt mais qui, je pense, dépasse mes possibilités. Ça passe par la circulation de quelque chose qui est très infernal en effet et qui s'appelle l'argent.

Vous en avez parlé pour Marie Bonaparte et il est évident que si l'on n'a pas à l'horizon le fonctionnement de l'argent entre ces trois êtres (ce qui encore une fois laisse Lagache dans une position différente, car cette chose infernale ne jouait pas de cette façon pour lui, nous le savons, on ne comprend pas non plus le mystère qui s'est tramé là dans ce trio.

Qu'est-ce que Nacht raconte : "l'extension des services psychiatriques ouverts, etc... Nos activités ont pour but de systématiser les techniques, etc... pour rester dans la tradition de Claude Bernard". Nacht fait appel à lui ! Vous riez. Vous riez au moment où je vous lis des choses que vous avez tous lues, n'est-ce pas ? Vous comprenez qu'appeler à soi Claude Bernard quand on inaugure un institut de psychanalyse, c'est quand même dévoiler autre chose que ce que je disais être pur et simple opportunisme.

Parce que Freud a écrit l'analyse. Oui, c'est une science et je la situe absolument à l'intérieur du monde des sciences. A propos de la *Weltanschauung*, Freud l'inscrit à l'intérieur des sciences pour autant que la *Weltanschauung* scientifique, l'analyse la partage comme un programme "*Nur als ein programm*" dont l'accomplissement est déplacé dans le futur. Ce qui laisse par conséquent dans une position d'attente de l'accomplissement de ce programme. Et elle revendique tous les privilèges de la méthode scientifique sauf un : l'expérience. Bon. Donc la tradition de Claude Bernard, enfin la tradition de la clinique française, se retrouve entièrement dans les exigences de la formation psychanalytique ! La clinique française, - "les médecins doivent acquérir une connaissance théorique et concrète de la médecine, de la psychiatrie dispensée par nos maîtres de la faculté et des hôpitaux, etc..." "Et maintenant, je voudrais vous présenter nos enseignants ..." "Voilà pourquoi nous demandons à nos candidats au moins une année d'analyse didactique". (Non, c'était 6 mois) (Madame Favez) C'est écrit ici une année, excusez-moi, Madame, au moins une année. "Et maintenant je voudrais vous présenter nos enseignants, ce sont tous, à une exception près", (il eut mieux valu qu'il n'y ait pas cette exception) "des médecins psychiatres, d'anciens internes, d'anciens chefs de clinique psychiatrique, des assistants ou anciens assistants de clinique psychiatrique, ou encore des médecins des hôpitaux psychiatriques. Nos élèves sont eux-mêmes presque tous internes ou anciens internes."

Ai-je besoin de dire que de la part de ceux qui à ce moment la quittaient - la S.P.P. - une telle rédaction eut été absolument impensable. Mais cependant, et là il y a en ce qui concerne Lacan une de ces habiletés tout à fait significatives et qui aura également ses répercussions à long terme. C'est parmi ceux qui quittent la S.P.P., le seul qui participe un petit peu de cet esprit-là. Je ne sais comment il faut appeler ça. C'est bel et bien Lacan qui écrivant à Lowenstein par exemple, ou à d'autres, insiste sur le fait qu'on est vraiment, vraiment très, très médecin et cela va être pour lui une préoccupation importante dans la suite des temps. Ne serait-ce que les invigorations que dans la suite des années qui vont suivre, il va adresser à tel ou tel, sur un mode diversement grinçant ou chagrin en insistant : "Pourquoi vous aussi ne devenez-vous pas médecin psychiatre, etc..."

Je continue à citer Nacht. Naturellement Nacht était un petit peu informé que ce que pouvait être pour Freud la conception d'un institut de psychanalyse. Il passe là-dessus rapidement : "Aussi, nous nous efforcerons de nous rapprocher autant que possible de la réalisation de ce vieux rêve de Freud dont je parlais tout à l'heure. Mais je cite là les paroles et les rêves de Freud, nous nous garderons bien quant à nous de viser si loin". Il faut dire tout de même que lorsqu'un analyste dit : "Je cite là les paroles et les rêves de Freud et que nous nous garderons de viser si loin", c'est une performance à signaler ! Les rêves de Freud, comment est-ce que cela peut-il ne pas évoquer la *Traumdeutung*. Et donc terminer cette phrase par : "Mais nous, pour notre part, pas question de", je dois

dire que cela vaut son pesant de cacahuètes. Ajouté au : "La plupart d'entre nous, élèves ou enseignants, ont été formés dans des cliniques, etc... techniques éprouvées, etc..."

Enfin, lors de l'inauguration de cet Institut, il se passe ce que vous savez tous, à savoir que la convocation des corps constitués, des ministres divers, le ministre de l'Education Nationale, le ministre de la Santé, auquel Nacht s'adresse, c'est loupé.

"Monsieur le Président André Marie"... Eh bien, ils ne sont pas là ! Ils ont envoyé des représentants. Ils ont tous été retenus. Retenus comme par hasard, à l'instant même, à l'Hôtel Matignon, par un conseil interministériel. Alors que le Président Emile Roche était lui-même retenu, etc... Donc tout le monde annule sa présence. Emile Roche est important à situer. Parce que le rêve de Nacht était basé sur le fait qu'il avait un ami à toute épreuve, à savoir Emile Roche, qui alors lui vraiment, se chargerait de faire aboutir son projet. Camouflet ! Même Emile Roche n'est pas là ! Et dans un désir de rester étranger aux polémiques, qui peuvent diviser les savants de la psychanalyse, les Ministres ne viennent pas. Et le fonctionnaire, le préposé envoyé à cette inauguration, très bravement, parle des études. Sur un mode dont il a été question après, pour l'attribuer à Lacan, comme une méchanceté indigne. Il dit que la réforme des études pharmaceutiques et celle des études dentaires sont proches. C'est-à-dire qu'il situe les psychanalystes entre les pharmaciens et les dentistes. Ce n'est pas à Lacan que c'est dû ! C'est le préposé de l'Education Nationale qui le dit, c'est très bien de suivre déjà le bon exemple qui est donné par les dentistes.

Parmi les entrées dans ce sujet que l'on aurait pu choisir, il en est une donnée par un mot tel que : solidité. Il est incontestable que c'est un mot dont certains auxquels j'ai pu parler plus qu'à d'autres savent que j'y attache une très grande importance. C'est-à-dire que c'est une représentation, ou un signifiant, enfin tout ce que vous voulez, dont je fais un usage pour expliquer les mystères de la constitution, de la permanence et maintenant de la sclérose de la S.P.P. C'est la "solidité". Madame Marie Bonaparte dont je n'avais pas pris la peine de relire le discours jusqu'à une époque tout à fait récente, je m'en suis aperçu, même elle, sacrifie au rite de souligner la solidité. "Elève moi-même de Freud, je suis heureuse de constater la solidité de la formation classique". Je parlais des analystes qui ne convainquent pas leurs analysants. Je dois dire que, pour ce qui est de moi, il y a aussi un analyste qui ne m'a pas convaincu, celui que je suis allé voir dans cette période pour qu'il m'aide à me repérer dans tous ces drames. Il me déclara, pour me confirmer dans la nécessité de rester à la S.P.P., que Nacht était quand même très solide ! Et F. Dolto, lorsqu'elle écrit à Lacan, elle donne un équivalent de la représentation de la solidité: elle le supplie de ne pas s'effondrer en disant que "toi, tu as toute la finesse, et lui, il a la force - alors que si la force vient à te manquer

par la défection de Nacht, que ta finesse ne succombe pas". Solidité - force. Aujourd'hui, vous ne mesurerez plus la puissance de la prise exercée par ces représentations sur vos prédécesseurs.

En 1953, après que le comité que nous avons retrouvé à notre retour de Rome nous ait scruté, qu'il se soit passé tout ce que nous savons (c'est-à-dire que les conclusions de ce comité étaient connues d'avance), lorsqu'il rend son verdict, toute la question de Lacan est remise à sa place, c'est-à-dire que, d'une certaine façon, elle ne figure plus dans les attendus de la discussion. L'avis unanime du comité, qui a été entériné, c'est-à-dire transformé en décision par l'Exécutif Central est le suivant : pour l'instant le groupe Lagache ne doit pas être reconnu comme société composante de l'Association Psychanalytique Internationale. La recommandation du comité a été principalement motivée par "l'insuffisance des capacités de formation du groupe". C'est là le fin mot de l'affaire. La S.F.P. avait des possibilités de formation insuffisante. C'est-à-dire que nous tous qui sommes ici, d'une manière ou d'une autre, sommes des émanations de cette insuffisance.

Et d'une certaine façon, c'est évidemment les suites et les gages déposés par cette insuffisance qui constituent, je pense, un des aspects les plus précieux du capital qui doit être sauvegardé. Par rapport à toutes les visées englobantes et fédératives. Aussi ineffaçablement que la nôtre par son insuffisance, la formation dispensée dans l'autre société, c'est-à-dire la S.P.P., a été marquée par la suffisance.

Pour marquer encore davantage la différence de couleur, la dénivellation entre les groupes en présence en 1953, nous avons relu l'adresse présidentielle de Lagache en 1965. Il y règne une certaine gaieté. Vingt ans après, on se demande : une adresse présidentielle aujourd'hui, l'écrirait-on de cette manière ? Il n'est pas tellement sûr que l'on gagne beaucoup à perdre le genre de liberté de style qui pouvait régner dans l'adresse présidentielle de 1965. Parce qu'il y a l'autre aspect qui est plus sérieux, si je puis dire. Et moins drôle. Marie Bonaparte, parlant de la fondation de l'Institut de Psychanalyse, y voit un hommage que la France, par la personne de ses Ministres, fait à l'œuvre de Freud. Ce sont des faits d'histoire à prendre en considération.

Il y a encore une autre grille qui est celle de l'Internationalisme? Ceci à propos de l'I.P.A., du cosmopolitisme, des sociétés et de l'autochtonie. La temporalité n'est pas tellement facile à faire jouer d'une manière simple, mais on ne va pas se perdre dans ce détail. Toujours est-il qu'au moment où ça va bien dans l'optique de Lagache, Lagache va évoquer la chanson française. Au moment où ça va bien dans l'optique de Nacht, il va évoquer Claude Bernard. Il va évoquer Claude Bernard, parce que Nacht ne peut pas évoquer la chanson française. Ceci aussi il faut en tenir compte. Je veux dire aussi que la visée de faire aboutir auprès des pouvoirs publics, de la médecine, des Ministres et de tout ce qui s'ensuit,

l'œuvre de Freud, pour autant qu'elle est poussée par Nacht, cela passe par l'invocation de Claude Bernard, et pourquoi pas de Vercingétorix ! Nos ancêtres les Gaulois, non pas comme habileté, mais comme nécessité intrapsychique. Au sens où il y a trois hommes en présence. Il y a Nacht qui ne peut pas vivre sans pouvoir, il y a Lacan qui ne peut pas vivre sans convaincre, et il y a Lagache qui ne peut pas vivre s'il a le sentiment qu'on cherche à le convaincre ou à le bousculer. Je ne sais pas comment m'y prendre pour dire encore quelques mots, pour passer, sauter brutalement de 1953 à aujourd'hui. Pourquoi aujourd'hui ce qui paraissait tellement important à certaines époques a pu donner lieu à l'exhibition comique que vous avez faite et que n'importe qui d'entre nous qui l'avons reçu, aurait pu faire aussi, de ce diplôme, écrit en anglais (en plus), de notre appartenance à l'I.P.A. (By virtue of).

En 1953, il faut voir aussi qu'en dehors de quelques auteurs, il n'y avait pas encore véritablement particularisation française à l'intérieur du champ théorique dans l'analyse. C'est pour revenir à ce qui est le vide de cette coquille que les candidats invoquent lorsqu'ils font une démarche, une demande de formation à l'A.P.F., en expliquant pourquoi ils ne la font pas ailleurs. Pourquoi ne parlent-ils plus maintenant de l'Internationale ? Laissons de côté l'évolution propre de l'Internationale. C'est qu'à l'intérieur de la particularisation française du champ théorique, il s'est passé quoi ? Il s'est passé évidemment que des personnes ont émergé. Ces personnes, nous pouvons les nommer. Certaines sont ici. On les appelle les professeurs, n'est-ce pas ? Les professeurs, je veux dire, ici voilà, je vois au premier rang Laplanche, là-bas il y a Anzieu, ici il y a Pontalis, qui n'est pas professeur, mais qui est fait du même bois. Il y en a ailleurs, il y a Piera Aulagnier. Mais dans l'autre société faite comme telle, qu'est-ce qu'il y a en dehors de la coquille vide de sa force ? Et d'une certaine façon l'Internationale est maintenant pour ce qui est du champ français dans la position de cette coquille vide. A l'intérieur du champ français, il y a en effet, il y a eu les résultats, le produit de 1953. Ce produit, ce bienfait, ne se trouve en tout cas pas du côté de la S.P.P. Il est en effet tout à fait légitime, pour ceux qui n'y vont pas, de dire que c'est en raison du fait qu'elle est autoritaire et bureaucratique. Parce que dans une certaine ignorance de l'histoire, des faits et de leur articulation, c'est la seule chose que l'on puisse en dire pour justifier qu'on n'y aille pas.

Il faut que je m'arrête là, il est 11 heures.

Pontalis - J'aurais aimé que tu t'avances un peu plus sur une des pistes tout à fait intéressantes que tu as commencé à tracer, à savoir la question de la relation entre Jaspers et Lagache d'une part, entre Lacan et Heidegger d'autre part.

Que Jaspers ait été pour Lagache une source constante, et d'ailleurs reconnue par lui, de sa pensée, c'est sûr. Mais que la pensée de Lacan ait été placée sous "surveillance" de celle de Heidegger, j'en suis moins convaincu.

Il y a toujours eu en effet chez Lacan comme une nécessité de convoquer des hauts patronages - qui ont varié avec le temps - : dans Heidegger - dit-il quelque part - il reconnaît "la pensée la plus altière de ce siècle". A quoi ce patronage lui servait-il ? Essentiellement à récuser le psychologisme. Le psychologisme était le grand ennemi. Jaspers via Lagache en était le représentant emblématique.

Granoff - Absolument.

Pontalis - Et puis, il y avait un autre enjeu, qui n'était pas seulement théorique. N'oublions pas que Lagache était titulaire à la Sorbonne d'une chaire de psychologie (il n'existait pas à l'époque de chaire de psychanalyse ...). La psychanalyse était donc enseignée sous couvert - ou couverture ou écran - de la psychologie. Où trouver un meilleur allié pour dénoncer la réduction au psychologique que Heidegger ? Husserl, la phénoménologie ne poussent pas, aux yeux de Lacan, la critique assez loin : un Merleau-Ponty, par exemple, reste attaché aux "significations", au "vécu".

Un mot encore. Tu as paru t'étonner de l'appel fait par Lacan, en ce temps que nous évoquons ce soir, à la discipline médicale. Le fait est qu'il a souhaité, parfois activement, faire de nous tous des médecins ... Je crois que la visée était la même :

mieux vaut un lien avec la médecine qu'une allégeance quelconque à la psychologie car, là, la psychanalyse a toute chance de perdre son âme ! Or, à l'époque, cette tendance était bien celle que représentait éminemment Lagache : souviens-toi de sa leçon inaugurale à la Sorbonne en 1949 je crois, intitulée L'unité de la psychologie. Sous cette bannière de l'unité, l'analyse avait sa place, à côté de la psychologie expérimentale, de la psychologie des conduites, etc. Je dis : à l'époque, car plus tard, il me semble que Lagache, sans doute sous l'effet d'une certaine déception à l'égard de sa tentative, longtemps poursuivie, pour englober la psychanalyse dans une psychologie générale, que Lagache donc a connu des retrouvailles heureuses avec l'analyse freudienne. Effet d'une déception, disais-je, mais aussi, mais surtout, parce qu'il avait réussi alors à se libérer du "dragon" Lacan.

Bref, de ce côté-là, les choses me paraissent assez claires. Côté Lacan, elles le sont moins. Un constat simplement : Lacan a pu chercher secours dans bien des domaines de la connaissance, philosophie, anthropologie, linguistique et même éthologie (voir le stade du miroir), jamais, au grand jamais, dans la psychologie ! C'était rigoureusement incompatible avec sa conception de l'inconscient, avec sa conception du sujet. De là à inférer qu'il y aurait entre Lacan et Heidegger de profondes affinités, ce serait aller un peu vite. Il me semble que la pensée de Hegel - un Hegel lu par Kojève - a plus durablement marqué Lacan que celle de Heidegger.

o

o

o

Réponse de W. Granoff

Granoff - Non, tu t'es mépris sur le sens de ce que je voulais dire. Je n'avais aucunement l'idée d'établir une comparaison touchant la force relative des influences de Jaspers et de Heidegger sur Lagache et Lacan respectivement. Car je comparais la préoccupation de ces hommes concernant la pensée, la spéculation théorique, avec l'état de choses régnant en face. Où, je pense avoir illustré par mes citations, la désinvolture complète vis-à-vis du "penser" - pour l'opposer au "faire". J'y reviendrai. Lacan et Nacht pouvaient, bien sûr, s'aimer mutuellement, mais je crois qu'ils n'avaient pas grand-chose à se dire ...

Lacan, en revanche, pouvait bien ne pas aimer beaucoup Lagache, mais il ne pouvait s'arrêter de lui parler. D'essayer de le convaincre. Et c'est ce qu'il a fait tout le temps qu'a vécu la S.F.P.

En face et en contraste avec cette longue dispute théorique, il n'y avait d'intérêt que pour le faire. A tous ses niveaux. Administratif, bien sûr et en premier lieu. Encore une fois, ce sont les propos de Nacht qui restent dans les souvenirs de cette époque. Rappelant fort ceux de Staline demandant ironiquement à ses partenaires de Yalta ou de Téhéran combien de divisions le Vatican pouvait mettre en ligne. "Qu'importe le texte des statuts puisque, de toute façon, nous avons la majorité ?" Et d'autres considérations de la même eau.

Il en était de même au niveau de l'enseignement. Le seul qui comptait était, bien sûr, l'enseignement "technique". Il y avait donc un super-séminaire. Le séminaire technique de Nacht, bien sûr. Y être admis qualifiait son homme. Et lorsqu'un élève posait au maître la question : "Pourquoi, Monsieur, avez-vous procédé ainsi ?", la réponse était : "Parce que cela fait vingt ans que je travaille". Ce chiffre de vingt ans, soit dit en

passant, impressionnait tout le monde. Nous, les élèves, mais les aînés également. Et Lacan, à son retour de Rome, faisait état lui aussi de ses vingt ans de travail.

Aujourd'hui, ce chiffre me fait sourire ... Mais à l'époque Et l'évocation de cette expérience énorme avait encore d'autres échos, plus cocasses dans la sorte de candeur qui régnait parmi les jeunes maîtres nouvellement promus. Tel Pasche qui, devant mon étonnement devant tel ou tel propos de Nacht le super-technicien, me disait en privé : "N'écoutez pas ce qu'il dit, faites ce qu'il fait ". La sorte de semi-mutisme méticuleusement maintenu par cet homme qui tenait tout le pouvoir, faisait dire à certains de ses proches que le jour où il en serait dépourvu, il serait balayé par ses élèves les plus fidèles.

Et je me souviens d'un Congrès International, je ne sais plus lequel, où seul Diatkine est monté à la tribune pour dire son regret de ne plus voir Nacht parmi les vice-présidents de l'Internationale.

Chose curieuse, ce gardien farouche de l'orthodoxie formatrice a, sous ce rapport, fini comme Laforgue qu'il avait politiquement éliminé après la guerre. A Laforgue, vers la fin de sa vie, on a pu reprocher d'avoir abusé la confiance de certains candidats à la formation. Qu'il avait laissé s'engager avec lui dans des analyses dont il leur assurait la valeur et le statut d'analyse didactique, alors qu'il savait bien qu'avec sa mise à l'écart, voire au ban, l'habilitation à pratiquer ces analyses que l'on appelait didactiques, lui avait été ipso facto retirée.

Le comique de l'affaire est précisément que Nacht, gardien farouche de tout cela, s'est un beau jour sur le tard, mis à pratiquer exactement de cette manière. Après que fut venue pour lui l'heure d'une retraite un peu forcée, il engagea des analyses avec des personnes auxquelles il tint exactement les mêmes propos que Laforgue, mais sous une forme aggravée si l'on peut dire.

Il indiqua à ces candidats - qui m'en firent la confiance après sa mort - qu'il était inutile qu'ils aillent frapper à la porte d'un Institut, qui bien sûr ne les aurait pas accueillis, et que leur formation était cautionnée et garantie personnellement par lui, S. Nacht, leur analyste.

Nous savons du reste qu'il arriva à Lacan d'en user exactement de même.

Voilà. Cette réponse a été un peu longue. Que ceux qu'elle a impatientés veuillent bien m'excuser.

Intervention de Michel Gribinski

Je me trouve un peu dans la position des candidats que vous avez décrits, des candidats de la S.P.P., des élèves à qui on répond : "Quand vous aurez grandi ...", parce que j'ai envie de vous demander : "A quand la troisième conférence, est-ce que ce sera quand j'aurai grandi ?"

Dans cette "troisième conférence", c'est-à-dire celle qui aborderait les choses autour et à partir de 1963, il y aurait deux points sur lesquels je souhaiterais qu'on insiste, deux points indiqués par l'Adresse Présidentielle de Daniel Lagache, document que vous avez fait circuler et qui, en date du 23 octobre 1965, "fête un événement heureux : l'affiliation de l'A.P.F. à l'Association Internationale de Psychanalyse".

Le premier point, c'est le final, alors je vais le relire : (c'est la citation de Lao-Tseu) : "La voix du Ciel c'est : Vaincre sans lutter. Convaincre sans parler. Faire venir sans appeler. Réaliser dans la sérénité:" "Quoi de plus psychanalytique qu'une telle maxime", disait Daniel Lagache. Je suis très embarrassé quand je lis ça, et je me demande ce qui s'est passé entre la période dont vous nous avez parlé, Madame Favez et vous-même, et cette phrase là, car je n'y retrouve pas la Psychanalyse, ni la "mienne", ni la "vôtre", ni d'une certaine façon celle de Freud. Par exemple : vaincre sans lutter : sûrement pas ! Madame Favez et vous-même en avez donné la preuve, il y a eu lutte, et cette lutte n'était pas étrangère à celle qu'on peut mener pour vaincre, dans une cure, ce qui s'oppose à son déroulement. Convaincre sans parler : certainement pas non plus, ni historiquement, ni pratiquement, quand il s'agit de convaincre de l'existence de l'inconscient - de s'en convaincre soi-même, d'en convaincre le Patient, d'en convaincre Fliess, Jung ou Dieu sait qui. Faire venir sans appeler : on peut en discuter, car si l'on voit bien ce que Lagache veut dire là, il reste cependant qu'on ne pourrait pas aussi radicalement que le fait cette maxime réduire la complexité des questions que posent, par exemple, nos entretiens préliminaires. On sait bien aussi que le refus institutionnel de séduire des candidats peut les séduire tout autant que tel

militantisme. Réaliser dans la sérénité : sûrement pas non plus; j'ai, par exemple, en tête une lettre de Freud à Abraham, écrite au début de la Première Guerre, où il dit, en gros : je suis habité par nos belles victoires, si la guerre dure assez longtemps et avec elle l'accroissement de ma capacité de travail, je terminerai ma métapsychologie.

Le deuxième point abordé dans l'Adresse Présidentielle, et qui d'ailleurs vient infléchir la direction tracée par ces maximes, me semble important, c'est la question de l'édition, et cette question serait à discuter précisément par rapport à celle de l'affiliation à l'I.P.A. ; éditer est une façon de franchir les frontières, et aussi d'inscrire la psychanalyse dans la lignée temporelle, qui met au grand jour la manière dont on porte et transmet l'analyse ? Et on sait la forte densité d'analystes de l'A.P.F. engagés dans une activité éditoriale.

(J'ajouterai (janvier 1986) que le problème des rapports de l'édition et de l'I.P.A. a été discuté par Freud dans une lettre circulaire adressée aux présidents des associations psychanalytiques, datée de Pâques 1932, et éditée pour la première fois par la N.R.P. , dans son N° 28, en 1983. On peut également verser à ce dossier la traduction et son documentaire, par Laurence Kahn, de l'avertissement du dernier numéro du Jahrbuch (1914), à la suite de la non-réélection de Jung à la présidence de l'I.P.A., et de sa démission de la rédaction de cette revue.(Cahier Varia, N.R.P., N° 31)



M^{lle} Felicie Boutonier
Professeur au Lycée de jeunes
filles

Boquefort

Sijon Côte d'Azur

(Alpes Maritimes)

Frankreich

PROF. DR. FREUD
WIEN IX BERGGASSE 19



Sehr geehrtes Fräulein
 Verzeihen Sie wenn ich Ihnen
 deutsch antwortete. Französisch
 würde mir zu schwer sein
 und ich hoffe Sie finden
 leicht jemand der Ihnen
 diesen Brief übersetzt.

Philosophische Probleme
 und Formulierungen sind
 mir so fremdartig dass
 ich mit ihnen nichts auszu-
 sagen weiss auch nicht
 mit der Synops. Wenn
 Leib und Simonung es mir
 wahrscheinlich würde es mir
 Ihnen meine Absicht
 klar zu machen. Ich
 beschränke mich aber
 darauf zu sagen dass
 ich keine Schwierigkeit
 darin finde eine physische
 Welt neben der psychischen
 anzuerkennen in der
 Art dass die letztere
 ein Teilgebiet der ersteren
 ist. Die Frage der Relation

zwischen physisch und psychisch
kann nur für gleiche, das
(Psychische) in Betracht.

Jede physische Welt hat eine
psychische Seite insofern
als auch sie von uns
nur durch psychische Wahrnehm-
ung erkannt wird. Ander-
seits drängen uns unsere
psychischen Wahrnehmungen
auch die Notwendigkeit
der Annahme einer
physischen Realität hinter
dem Seelenleben auf
zu was nicht ob sie mit
diesen Sätzen etwas an-
fangen können. Die Auf-
hellung des Unbewussten
hat alles früheren Frage-
stellungen ungeeignet.

Kochbuchvoll

H. Freud

11.4.1930

PROF. Dr. FREUD

Vienne, IX, Berggasse 19

Très chère Mademoiselle,

Vous voudrez bien m'excuser de vous répondre en allemand : en français ce me serait trop difficile et j'espère que vous trouverez facilement quelqu'un pour vous traduire cette lettre.

Les problèmes philosophiques et leur formulation me sont de par leur nature si étrangers que je ne puis rien en faire et il en va de même aussi avec la philosophie de Spinoza. Si le temps et l'état d'esprit me le permettaient, je réussirais vraisemblablement à vous faire comprendre mon point de vue. Mais je me bornerai à dire que je ne trouve aucune difficulté à reconnaître un monde physique à côté du monde psychique, de telle manière que ce dernier soit une aire partielle du premier. La question de la relation entre physique et psychique n'entre en considération que pour ce dernier (le psychique). Le monde physique a une dimension psychique dans la mesure où lui aussi n'est reconnu par nous qu'à travers la perception psychique. D'autre part nos perceptions psychiques nous imposent également la nécessité d'admettre une réalité physique derrière la vie de l'âme. Je ne sais si ces phrases peuvent vous apporter quelque chose. L'instauration de l'inconscient a bouleversé dans leurs modalités tous les questionnements antérieurs. Recevez l'assurance de ma considération distinguée.

Freud

Traduit de l'allemand par Paul Felder

I. P. A.

ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

Samedi 23 octobre 1965

ADRESSE PRESIDENTIELLE

Très chers amis,

Nous voici réunis une fois de plus, non pour nous délasser de nos travaux mais pour fêter un événement heureux : l'affiliation de l'Association Psychanalytique de France à l'Association Internationale de Psychanalyse.

La charge me revient de prendre la parole au nom du Conseil de l'Association, qui vous a invités. Je m'efforcerai de parler comme porte-parole du Conseil. Tâche qui rencontre deux difficultés : la première que, s'il est dans l'essence d'un Conseil de parvenir à un accord, un accord utile est le fruit d'une discussion, par conséquent d'un désaccord initial et, le cas échéant, d'un reste de désaccord, hormis quelques questions claires et faciles; la seconde est que je suis moi-même membre du Conseil, et que je ne peux pas ne pas entacher cette adresse des particularités de ma pensée et de ma parole. A qui est-il donné de parvenir à l'état que décrit Hermann Hesse dans "Le Jeu des Perles de Verre" : "Nous ne voyons de héros et de personnages dignes d'un intérêt particulier que dans ceux que la nature et l'éducation ont mis en mesure de laisser leur personne s'absorber presque complètement dans leur fonction hiérarchique, sans que se perde pour autant l'élan plein de vigueur et de

verdeur qui mérite notre admiration et donne à l'individu sa saveur et son poids." Accomplissement rare, certes : même en citant ces paroles de Hermann Hesse, je reviens - et vous devez le savoir - à l'un des auteurs dont la lecture m'a le plus frappé au cours des dernières années. Mais c'est à nos moutons qu'il me faut revenir.

L'affiliation de l'Association à l'I.P.A. a été le fruit d'un long travail, commencé dès 1959, vraiment mis en train en 1961. Vous en connaissez les grandes étapes : reconnaissance de la S.F.P. comme Study Group de l'I.P.A. : Congrès d'Edimbourg 1961; retrait du Statut de Study Group à la S.F.P. : mai 1964; report de ce Statut à l'Association Psychanalytique de France, fondée et constituée au printemps de 1964; reconnaissance de l'A.P.F. comme Société membre de l'I.P.A. : Congrès d'Amsterdam, 28 juillet 1965. Si importante que soit cette récente étape, c'est bien le 8 juin qui restera le jour anniversaire de notre Fête Nationale, celui où les membres de l'Association ont décidé de s'unir "pour le meilleur et pour le pire". C'est dans le jugement et la volonté des membres de l'Association, dans le jugement et la volonté des étudiants inscrits à son Institut de Formation que réside le fondement et l'avenir de l'Association.

Que l'Association ait été et reste fondatrice d'elle-même ne nous empêchera pas de remercier ceux qui l'ont aidée de l'extérieur. Tout d'abord le Conseil de l'I.P.A. Le Central Executive, comme on dit, a donné un rare exemple de courtoisie, de fermeté et d'objectivité. Ne pouvant en nommer tous les membres, bornons-nous à évoquer les Présidents que nous avons rencontrés : le Dr Gillespie, de Londres, qui présidait le Congrès d'Edimbourg en 1961; le Dr Maxwell Gitelson, de Chicago, Président de l'I.P.A. de 1961 à 1965, jusqu'à ce que sa mort en février 65 interrompe son mandat avant son terme, mort redoutée mais qui a cependant désolé ceux qui ont connu cet homme excellent, cordial, lié d'amitié avec certains d'entre nous, mais chez qui les dispositions bienveillantes et même chaleureuses n'altéraient en rien la rigueur du jugement et de la volonté; le Dr Van der Leeuw, d'Amsterdam, enfin, homme réservé, attentif, parlant peu, en qui nous avons appris à connaître un homme bon, juste et un conseiller éclairé. Ce n'est pas un événement fortuit et quelconque que des quatre membres de ce Comité, l'un, le Dr P.J. Van der Leeuw soit devenu Président de l'I.P.A., et un autre, le Dr Wilhelm Solms, Oozent, soit devenu Vice-Président. Ceci montre sans aucun doute que les personnes choisies pour former le Sponsoring Committee étaient pour le Conseil de l'I.P.A. des personnes de confiance, et que leur action dans le Sponsoring Committee n'a en rien diminué cette confiance, sans qu'ils aient cependant pris les positions les plus faciles; ainsi, leur victoire a été un peu la nôtre, et notre victoire a été un peu la leur. De plus en plus, en effet, ce Comité, sans perdre son sang-froid, s'était attaché aux espoirs que formait notre groupe. Nous en avons reçu le témoignage de ceux qui ont été déjà nommés, de Madame Iise Helmann, de Londres, et surtout de Madame le Docteur Paula

Heimann, de Londres également. Présidente du Sponsoring Committee, personnage assurément hors de pair : qui n'a remarqué son étonnant regard clair et étincelant, sa chaleur humaine maîtrisée, sa capacité d'attention silencieuse, la pertinence de ses questions, de ses réponses et de ses suggestions. Le Docteur Pierre M. Turquet enfin, Honorable Secrétaire de ce Comité, nous a prodigué les avertissements et les suggestions; Anglais d'origine angevine, parlant français presque à la perfection, sa virtuosité linguistique a beaucoup facilité nos relations avec le Sponsoring Committee; vieille connaissance pour certains d'entre nous, il nous a plus d'une fois ouvert sa maison de Phillimore Place avec une générosité à la fois simple et somptueuse. J'en passe, car je devrais citer bien d'autres Membres de l'I.P.A., qui se sont intéressés à nos problèmes et qui, à l'occasion et officieusement, nous ont donné de judicieux conseils.

Revenons maintenant à nous-mêmes; félicitons-nous mutuellement, car c'est, je le répète, notre communauté d'intention et d'action qui est l'essence et le fondement de cette Association. Même ceux à qui leur âge, l'étape de leur formation ne permettraient pas de jouer un rôle actif méritent leur feuille de laurier; ils ont eu la sagesse de se rallier à l'Association, et que serait sans eux l'Association ?

Il faut cependant faire une place particulière à ceux dont la constance, la fermeté, l'information, l'ingéniosité, l'activité, la position dans le groupe aussi, ont fait les principaux artisans de cette réussite. Ne pouvant les nommer tous, ici encore, bornons-nous à le faire pour quelques-uns, et je prie ceux qui ne seront pas nommés de m'excuser; je le répète, c'est tous que le Conseil devrait citer à l'Ordre de l'Association; de même qu'il y a des degrés pour la Croix de Guerre, je me limiterai à ceux que leurs fonctions appelèrent en première ligne.

Tout d'abord, le Vice-Président Georges Favez. Au cours des années 64 et 65, il a assumé avec zèle et ponctualité le Secrétariat du Comité de Sélection; organisateur du travail, responsable de la correspondance et des archives, il a supporté avec patience et rappelé à l'ordre avec bonté ceux qui étaient en retard. Vous le connaissez : un homme solide, lucide, bienveillant, patient et peu bavard, mais qui ne déteste pas l'humour, à qui l'émotion et la passion ne sont nullement étrangères. Il s'est comparé lui-même, jadis, au paysan vaudois proche de la terre, qui guide avec force et régularité sa charrue : "Hardi, Jean-Louis ! V'là jour qui luit ... Le coeur est à gauche, le coeur est content."

La chanson de Dalcroze nous amène au Dr Jean-Louis Lang, Secrétaire scientifique. Si, allant au plus pressé, c'est-à-dire à la formation, nous avons suspendu mais non supprimé les séances scientifiques mensuelles, le Dr Lang a des idées intéressantes sur la façon de les faire renaître sous des formes nouvelles et plus efficaces. En l'absence de séances scientifiques, le Dr Lang ne s'est pas limité à l'organisation des

Entretiens de printemps et d'automne qui sont aussi de son ressort; il a aussi consacré d'énormes efforts à l'organisation et au fonctionnement de l'Institut de Formation. A vrai dire, on ne peut dire comment l'enseignement aurait fonctionné sans lui.

En liaison avec l'enseignement, mentionnons encore Daniel Widlöcher et Victor Smirnoff, en raison de l'action utile qu'ils ont exercée en orientant les étudiants à travers les arcanes de nos enseignements. Remercions aussi le Docteur Jean-Claude Lavie, à qui son activité de psychanalyste ne fait pas dédaigner les tâches d'exécution, qu'il accomplit avec une maîtrise rare, il faut bien le dire, chez les psychanalystes.

Et voici le bouquet de ce feu d'artifice. Le Docteur Wladimir Granoff a joué un rôle hors de pair. Non pas qu'il ait négligé ses fonctions statutaires de Secrétaire Général et de Membre du Comité de Sélection; il n'est pas de Secrétaire Général plus ponctuel dans la tenue de la correspondance, des procès-verbaux et des archives; sauf erreur, il est aussi ponctuel dans la remise de ses rapports au Secrétaire du Comité de Sélection; s'il arrive à sa ponctualité d'être en défaut - et ceci n'est dit que pour faire ressortir ce qui suit - c'est en arrivant parfois un peu en retard aux réunions de nos Comités. Mais ce qui suit, c'est qu'il a beaucoup de travail: même bien secondé et bien outillé - et aucun de nous n'a sous ce rapport ni tout le personnel ni toute la place ni tout le matériel qu'il lui faudrait - le travail d'organisation et d'administration demande du temps. Granoff sait sacrifier sa pratique et ses intérêts personnels à une tâche urgente pour l'Association. Et les tâches qu'il s'est données ont été bien au-delà de ses fonctions administratives : de multiples relations dans ce groupe et dans le milieu international, des communications abondantes et rapides, aucune hésitation à se déplacer et à voyager : que sais-je ? De fait, le temps a manqué pour tout nous communiquer, (outre qu'il est dans son style de jouer "cavalier seul", ainsi qu'il le suggérait à moi-même à la fin de 1962). Il n'en est pas moins que, depuis et avant le Congrès de Stockholm (1963), c'est peu de dire que le Docteur Wladimir Granoff a joué un rôle éminent dans le processus qui, le 28 juillet 1965, a abouti à l'affiliation. Félicitez-le et ouvrez-lui le champ, nécessaire à son appétit d'action; si je l'ai bien compris, il désire l'étendre dans le Groupement Européen; mais une action internationale, surtout dans un groupement dit régional, en l'espèce dans le Groupement Européen, ne peut avoir de poids et d'efficacité que si l'on est bien implanté, soutenu par le groupe national auquel on appartient, en l'espèce l'A.P.F. Si telles sont bien les intentions de W. Granoff, le Conseil souhaite qu'il trouve dans l'Association et de l'Association la place et le soutien que mérite une telle action. Car une telle tâche ne s'inscrit pas dans le Marché Commun, comme on l'a dit par plaisanterie; non seulement elle n'a rien de mercantile, mais elle a sa place dans le cadre grandiose de l'Union Européenne. J'espère que dans les semaines à venir, nous pourrons - ou je pourrai - avec l'accord du Dr Granoff, le mettre en mesure d'offrir au Groupe Européen le plus précieux des dons d'avènement : un instrument de communication.

Je le sais, vous aimeriez en savoir davantage. Que de fois m'est-il arrivé d'entendre de telles questions. Que s'est-il passé ? Que se passe-t-il ? Que va-t-il se passer ? Certes, il n'était pas alors dans mon devoir de répondre. Mais aujourd'hui, j'aimerais répondre, et peut-être sera-t-il possible un jour de donner pleine satisfaction à votre légitime curiosité. L'Association dispose d'innombrables documents; certains aimeraient retracer l'histoire de la lutte dans laquelle ils ont été en première ligne; une telle histoire est en partie rédigée, on n'a pas encore trouvé le temps de la terminer. Vous la raconter serait prématuré, outre que le temps manquerait pour le faire aujourd'hui. Mais ce ne sont là que des motifs extérieurs et par là même en partie fallacieux : des rationalisations. Ceux d'entre vous qui votent confient les destinées de l'Association à quelques-uns de leurs collègues; les pouvoirs sont partagés et coordonnés; qu'on le veuille ou non, il s'agit dans beaucoup de cas de politique - politique intérieure, politique extérieure - et l'essentiel de la politique ne peut se faire sur la place publique. Soyez du moins persuadés qu'il est dans les intentions du Conseil que rien d'important ne vous soit dissimulé; soyez persuadés que le Conseil agira au mieux pour que la marge diminue entre ce qui peut être dit et ce qui ne peut pas encore être dit. Bien entendu, cette communication plus ouverte ne s'étendra jamais à ce qui concerne la vie personnelle de chacun; par exemple, les membres du Comité de Sélection sont liés par le secret quant à ce qu'ils peuvent apprendre au cours de leur travail de sélection; même dans ce genre d'opérations, les membres de ce Comité ne se communiquent que ce qui est nécessaire à leur mission; et vous pouvez croire que Monsieur Georges Favez est strictement rigoureux sur ce point.

Nous nous sommes approchés de ce qui concerne les affaires mêmes de l'Association; je le ferai en deux points : l'examen de différents postes, l'esprit dans lequel une action peut être menée.

Le Comité de Sélection accomplit un travail lourd et difficile. Admettre un candidat à la formation psychanalytique, admettre un étudiant au contrôle ne sont pas des opérations mécaniques ou que l'on puisse confier à une machine I.B.M. Selon mon opinion - je parle ici pour mon compte, la question n'ayant pas encore été discutée -, il nous faudra le plus tôt possible augmenter le nombre de nos membres et réviser notre méthode de travail. Le Comité veillera, soyez-en assurés, à ce que les décisions qu'il prend ne soient d'aucune façon influencées par des motifs ou par des ententes qui n'ont rien à voir avec la psychanalyse : l'expérience a montré de longue date la nocivité de telles mesures, quelque fondées que puissent paraître les circonstances qui les inspirent.

Bien entendu, les normes de formation qui ont été adoptées, si elles sont révisées, ne sauraient perdre pour autant de leur rigueur. Ce n'est pas seulement l'I.P.A. qui a reconnu l'Association, c'est l'Association qui a reconnu l'I.P.A. et conclu avec elle un pacte

d'honneur; son ambition est de devenir une des meilleures associations psychanalytiques du monde, peut-être un jour la meilleure.

Selon les vues d'une sous-commission dont le rapport n'a pas encore été soumis au Conseil, le Comité de l'Institut de Formation aurait à sa tête un Directeur et un Secrétaire nommés par le Conseil; outre divers membres ex officio (Secrétaire Scientifique, Secrétaire du Comité de Sélection), il comprendrait un représentant des titulaires (M. Mauco présentement) et des membres cooptés jusque parmi des étudiants avancés si cela paraît opportun au Comité de l'Institut; leurs choix seraient soumis à l'agrément du Conseil et ils ne participeraient au Comité de l'Institut qu'avec voix consultative. Le rôle de certains d'entre eux serait d'orienter les étudiants vers les enseignements qui conviennent à leur degré de formation; dans cette fonction importante et délicate, les membres du Comité de l'Institut ont à faire abstraction de leurs préférences personnelles et à s'abstenir de toute orientation préférentielle; c'est à l'orientation vers les enseignements pertinents que leur fonction officielle est limitée. Aux candidats, aux étudiants de porter le fardeau de la liberté et du choix, avec tous les aléas qu'impliquent la liberté et le choix. L'Association Psychanalytique de France ne saurait être une "République des Camarades".

Quant aux enseignements, si le sujet en peut changer, la méthode restera la même, c'est-à-dire celle des groupes de travail de six à huit étudiants, quelle que soit la matière en cause : séminaires de textes, séminaires avec documents de travail, séminaires de cas, etc. ; le Vice-Président André Berge est bien placé pour souligner qu'une telle méthode est une pratique originale de notre Institut de Formation; seule elle offre aux étudiants la possibilité d'une participation active, et non la réceptivité passive induite par le seul enseignement magistral. Une innovation complétera l'initiative prise par Jean Laplanche, il y a peu d'années, pour la langue allemande : offrir à nos étudiants l'occasion de s'initier à la lecture de textes psychanalytiques en langue anglaise, ou de se perfectionner dans ce domaine.

Un autre problème est celui des cours; notre intention n'est pas de leur donner un grand développement; nous ne croyons pas à l'efficacité de cours innombrables; en revanche, vingt-cinq heures de cours par an portant sur l'histoire de la psychanalyse ou sur ses théories générales seraient utiles pour offrir des vues d'ensemble, relier des connaissances acquises dans les séminaires, combler quelques lacunes; la question a été confiée à une sous-commission composée du Dr J.L. Lang et de moi-même.

Quant aux contrôles, un problème assez souvent difficile pour les débutants est celui de la découverte d'un "cas de contrôle". Un système de "plaque tournante" a été mis au point par le Dr Jean Laplanche. J'espère que son développement permettra de dépanner ceux qui ne peuvent puiser dans une pratique privée, ceux qui ne peuvent avoir recours à un entourage hospitalier, à des confrères. La transmission de ces cas rencontre souvent

une difficulté dans le fait que le consultant est adressé à tel médecin personnellement, intuitu personae; le renvoi à une tierce personne peut alors être ressenti comme une déception et il n'est pas toujours facile de le faire accepter.

Dans cette organisation d'ensemble, le rôle spécifique du Secrétaire Scientifique est d'organiser les réunions scientifiques et les Entretiens de printemps et d'automne. Je préciserai la question des réunions scientifiques en faisant état des vues novatrices du Dr Lang : faire alterner les réunions scientifiques de type classique avec des réunions plus efficaces: tables rondes, réunions de travail, etc.

Quant à la Commission des Publications, que J.-B. Lefèvre-Pontalis anime, elle se trouve en face du problème que nous n'avons pas encore de "Revue" ou, comme on dit, d'"organe officiel"; ce n'est, je crois, que pour un temps que nous y pourrions pourvoir par un Bulletin. Pour le moment, il est suppléé de diverses façons : la Revue Française de Psychanalyse ne nous est pas fermée; pour autant du moins qu'il s'agit de textes de Congrès, une collaboration efficace a commencé dès 1963 avec le Dr M. Benassy, Rédacteur en Chef de cette Revue. La position de Lefèvre-Pontalis lui permet de publier dans "Les Temps Modernes" quelques textes psychanalytiques écrits par des membres de notre Association; mais, là encore, il ne s'agit pas d'une publication qui nous soit propre. De même en est-il pour la "Bibliothèque de Psychanalyse", fondée en 1947 aux Presses Universitaires de France et que je dirige avec Jean Laplanche; soyez assurés du moins que vos ouvrages y trouveront bon accueil, du moment qu'il s'agira d'ouvrages personnels et de valeur, de dimensions dépassant largement celles d'un article, mais non pas d'ouvrages énormes, d'ours comme disent les éditeurs en leur jargon; toutefois, cette ampleur n'est pas exclue pour des relations vastes sinon intégrales de cas, ouvrages laborieux où se trouvent les bases de notre discipline comme les conditions de son développement.

J'arrive enfin à la question pratique la plus importante et la plus urgente : celle d'un local pour l'Association et pour l'Institut de Formation. Vous savez que la difficulté cruciale est d'ordre financier. Il nous faudra, les uns et les autres, faire à cet égard des sacrifices, peut-être sous la forme d'investissements qui ne soient pas à fonds perdus. Certes, de deux côtés au moins, des offres d'aide financière se présentent. Nous pourrions les accepter mais non sans précautions; aucune aliénation n'est compatible avec la vie et le développement d'une Association comme la nôtre : "Charbonnier veut être maître chez lui". Et il le doit.

Ainsi suis-je conduit au point le plus important, celui des relations interpsychologiques à l'intérieur de l'Association. Dans un tel groupe, il serait puéril de nier la nécessité de l'organisation, de la discipline, des entraîneurs, c'est-à-dire de ceux que leurs dons, leur caractère, leur expérience et leurs connaissances mettent à même

de faire que le groupe vive, change, grandisse, s'améliore, gagne le temps que la routine fait perdre. Mais il y a deux façons au moins d'entendre l'autorité. La première est l'autoritarisme d'un chef et d'un clan groupé autour de lui; nous en connaissons des exemples dans l'histoire des peuples, dans celle de bien des sociétés scientifiques, dans celle de bien des sociétés psychanalytiques. Une autre façon est d'entendre l'autorité comme une discipline collective, discipline de ceux qui ont un poste officiel comme de ceux qui n'ont pas de poste officiel, discipline liée à l'adhésion chaleureuse aux valeurs et aux buts du groupe. L'expérience montre que seule cette seconde formule est viable, que seule elle permet au groupe de maintenir son unité, sa créativité et, disons-le, son bonheur.

Un tel groupe ne peut trouver son unique fondement dans des sentiments, des "affects" comme disent les psychanalystes. Ni dans la rivalité et l'hostilité : la chose va de soi. Ni même dans l'amitié : l'amitié est souvent celle de petits groupes, voire d'un couple, qui fonctionnent comme des noyaux irréductibles au sein de l'ensemble du groupe. Il faut donc savoir surmonter ou, mieux, aménager les hostilités. Il faut savoir aussi qu'une Association de Psychanalyse n'est pas destinée à procurer une compagnie à des âmes esseulées et qu'il faut aussi, à certains moments, avoir le courage d'être seul. Dans un certain sens, l'amitié dans un tel groupe ne devrait être qu'un très précieux sous-produit de l'adhésion aux mêmes valeurs, aux mêmes normes, le fruit de la coopération dans le travail et d'une coopération de tout coeur. Car ce n'est que par l'ardeur et la rigueur dans le travail, par la sagesse, par la vivacité de notre sentiment de l'Honneur que nous pourrions donner à cette Association la place qu'elle peut prendre en Europe et dans le Monde.

"La voix du ciel c'est : Vaincre sans lutter.
Convaincre sans parler. Faire venir sans appeler. Réaliser dans la sérénité." Quoi de plus psychanalytique qu'une telle maxime ?

Mais je dois m'arrêter, car ce n'est plus le Conseil qui parle, ni moi-même.

Ainsi parlait LAO-TSEU.

Daniel LAGACHE